

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC

ASTICOU

CAHIER 13

AUTOMNE 1974

1891: Grève générale à Hull

Cadioux: L'épopée d'un coureur de bois

Les éboulements dans la vallée de la Lièvre

Charbonneau et le Chef version Rumilly



La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. Asticou est en effet un mot algonquin qui veut dire «chaudière».

La Société historique de l'ouest du Québec

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixé dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

- a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;
- b) recueillir, classer et conserver tous ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;
- c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;
- d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;
- e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

Abonnement à la revue:

\$5.00 par année

Veuillez adresser votre chèque ou mandat de poste à:

Monsieur le Trésorier
Société historique de l'ouest du Québec
C.P. 7
Hull (Québec)

DIRECTEUR DE LA REVUE

Mario Pelletier

DIRECTEUR ADJOINT

Martin Filion

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC

ASTICOU

CAHIER 13

AUTOMNE 1974

1891: Grève générale à Hull

Cadieux: L'épopée d'un coureur de bois

Les éboulements dans la vallée de la Lièvre

Charbonneau et le Chef version Rumilly

Dans la bibliographie sommaire critique que je donnais à la page 35 du dernier numéro de notre revue, j'ai dit combien j'aurais aimé pousser plus avant mes recherches. J'ai déploré l'impossibilité devant laquelle je me suis trouvé de vérifier les archives du Ministère de la Justice du Québec. Or, j'ai eu dernièrement l'occasion de creuser ce fonds d'archives. Un dossier a existé. Il portait le numéro 3955. Malheureusement, il est introuvable.

Suite à la parution du numéro 12 de la revue *Asticou*, j'ai reçu plusieurs appels téléphoniques ainsi qu'un certain nombre de lettres. On aimait le récit, mais on s'accordait pour trouver que celui-ci était trop tendre à l'égard de la Mae Laren. On aurait voulu par exemple, que je révèle l'existence de la «liste noire».

Je connaissais l'existence de cette fameuse liste. Mais il était très difficile de faire état de ce qui faisait exclusivement partie de la tradition orale. Il fallait mesurer avec précaution nos jugements sur cet aspect de l'affaire. Ce n'est pas le rôle de l'histoire de verser dans la polémique. Nous n'avions aucune référence écrite à ce propos, et il était dangereux de s'aventurer dans un domaine qui pouvait nous attirer des poursuites en libelle diffamatoire. La Société historique ne pouvait se permettre un tel luxe. C'est ce qui explique notre réticence à divulguer ce genre de renseignement. On trouvera plus bas deux exemples de lettres reçues à la suite de notre dernière parution.

Pierre-Louis Lapointe
Le 21 février 1974.

A PROPOS DU DERNIER NUMÉRO, «BUCKINGHAM 1906»

Rockland, 4 février 1974.

M. Pierre Louis Lapointe

Bernard m'a passé votre livre «Buckingham 1906» et je l'ai ni plus ni moins dévoré car la petite histoire m'intéresse beaucoup. J'ai bien aimé «Verdict»; à mon humble avis, il est selon les faits et gestes.

Le grand coupable selon moi est «Vallilée»; comme gérant et maire il était en mauvaise posture, et comme c'était un torchon pour la compagnie... J'ai toujours entendu dire que Vallilée n'est pas son nom mais bien Vallée; il l'aurait anglicisé. Le Dr Rodrigue a fait son possible mais combien de bâtons lui a-t-on mis dans les roues pour l'empêcher d'agir.

Mais une histoire que tu as omis et peut-être n'es-tu pas au courant de la «fameuse liste noire». La compagnie avait fait faire cette liste par le trop fameux «Vallilée». Tous les grévistes sans exception y étaient, puis leurs enfants et petits enfants, leurs cousins et petits cousins et cette fameuse liste noire a vécu jusqu'en 1943. C'est cette année qu'elle a été détruite sous la pression intense du syndicat. Pas un homme sur la liste noire n'a eu de travail de la compagnie.

Pour renseignement il y a mon frère «Louis»; il demeure à Masson, et encore mieux les deux fils du Dr Rodrigue, l'un Louis-Joseph est curé à St-Eustache, l'autre Henri, est avocat à Montréal. Leurs âges: 70 ans et 72 ans. Ils étaient jeunes à ce moment-là, mais comme leur père a dû transporter ses pénates à Lachute après ces événements, certainement qu'ils en ont gardé de cruels souvenirs.

J'ose croire que ces renseignements pourront l'être utiles.

J. C. Mouveot, ptre.
Rockland.

Cher M. Lapointe,

...Votre travail sur la grève de Buckingham en 1906 m'a grandement intéressé par sa présentation et la solidité de l'exposé.

Quelle ne fut pas mon heureuse surprise d'y rencontrer des allusions substantielles à un concitoyen éminent de Lachute des années 1918-1952, le docteur Alexandre Rodrigue, alors coroner à Buckingham en 1906.

Ayant montré le magnifique album au fils du Dr. Rodrigue, M^{re} Louis-Joseph Rodrigue, né à Buckingham en 1905, ancien aumônier national de l'A.C.J.C., supérieur du Séminaire de Sainte-Thérèse (1948-1951) et curé de Saint-Eustache (1953-1967) et de Lachute (1967-1972). Voyant l'intérêt avec lequel il admirait votre publication, j'ai dû lui laisser mon exemplaire.

M^{re} Rodrigue est l'oncle par alliance de M. Pierre Marois, président de l'A.C.E.F. et membre de l'exécutif du parti québécois.

Clément Lorrain, ptre.
Lachute.



EN 1891, À HULL ÉCLATE UNE DES PREMIÈRES GRÈVES D'IMPORTANCE AU QUÉBEC

Les ouvriers de chez Booth en train de casser la croûte, dans les années 1880. Ces hommes, qui faisaient de longues et dures journées de travail, étaient identifiés comme des «cageux» ou «raftsmen».

par Mario Pelletier

Le lundi 14 septembre 1891, les scieries installées le long des chutes Chaudières ne reprurent pas leurs activités comme d'habitude. Quelque 1500 ouvriers avaient décidé de se mettre en grève, pour obtenir un salaire plus élevé et la journée de travail de 10 heures. Le mouvement fit rapidement boue de neige, et bientôt 3,000 grévistes mettaient la ville de Hull en émoi. Le suspense, marqué de diverses péripéties, devait durer près d'un mois.

Les premiers à débrayer, le matin du 14 septembre, furent les employés de chez Perley et Pattee, puis ceux des scieries Booth, Buell Orr et Hurdman, et ceux de chez Bronson et Weston. Dans l'après-midi, 1,300 ouvriers des scieries Masson se joignirent aux protestataires. Ils réclamaient à cor et à cri \$1.25 par jour, au lieu de \$1.16, et 10 heures de travail, au lieu de 11 $\frac{3}{4}$ heures.

Les premiers jours de grève furent orageux. Des bagarres éclatèrent à divers endroits, alors que le débrayage se propageait d'une usine à l'autre. Les industriels Masson, Wright et Eddy furent assaillis et frappés, en cherchant à interdire aux grévistes l'entrée de leurs usines respectives. Mais écoutons plutôt *Le Canada*, quotidien francophone d'Ottawa à l'époque, nous relater les événements du 15 septembre:

«À ce moment, les grévistes apprirent que les travaux marchaient comme d'habitude aux scieries Masson. Cinq cents hommes s'y rendirent aussitôt. Ils trouvèrent là plusieurs ouvriers qui chargeaient du bois; ils leur ordonnèrent alors de dételéer les chevaux des chariots; ce qui fut fait immédiatement. William Masson, le jeune, voulant résister aux grévistes, saisit un bâton et en frappa violemment l'un d'eux sur la tête. À peine eut-il fini de frapper, qu'une douzaine d'hommes se jetèrent sur lui, le renversèrent et le criblèrent de coups. Enfin, on réussit à le dégager des mains de ses agresseurs et à le conduire en lieu sûr. L'arrivée du sergent Racine avec une escouade d'hommes calma les esprits et rétablit la paix. Cependant, aucune arrestation ne fut faite.

«De là, les grévistes se rendirent aux scieries Eddy où ils savaient que des hommes travaillaient de longues heures. Ils furent reçus par MM. Eddy, Rowley et Millen, qui leur adressèrent la parole et leur conseillèrent, mais sans succès, de ne pas entrer chez eux.

«Tous les trois furent repoussés quand même et MM. Eddy et Millen reçurent en plus plusieurs coups. Près de cinquante hommes furent obligés de quitter le travail.

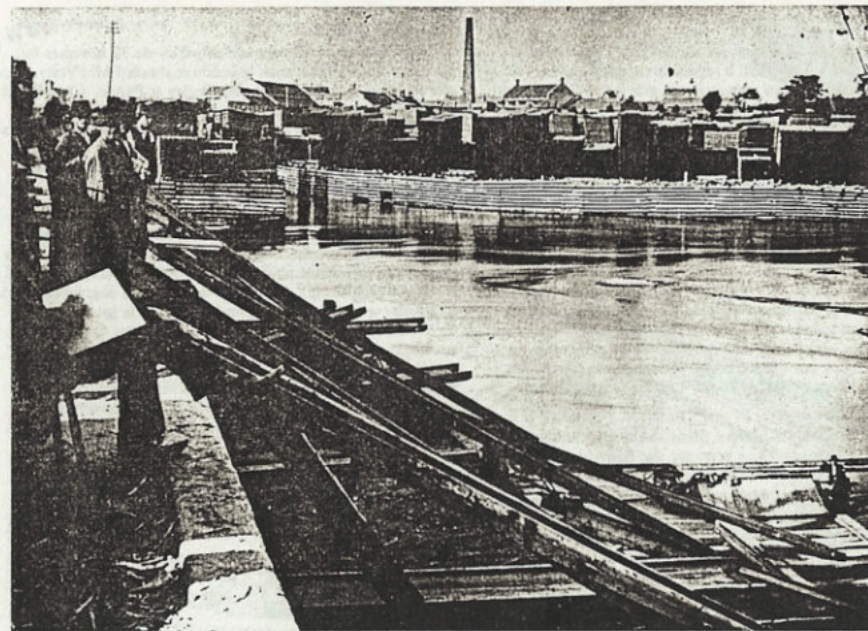
«La fabrique de ciment de M. C. B. Wright reçut à son tour une nouvelle visite des grévistes; il était onze heures, ce fut la dernière. M. Wright était devant sa porte et à leur approche, il leur défendit d'entrer chez lui. Ne tenant

aucun compte de ses paroles, les grévistes envahirent sa fabrique; M. Wright fut obligé de la fermer. Dans la mêlée, il fut blessé à la main.»

Le mouvement prenait une telle ampleur que les rumeurs les plus folles se mirent à circuler dans la ville; on craignait, entre autres, que les grévistes n'allaient couper l'estacade qui retenait les billes de bois en haut des chutes Chaudières. Apeurés, les industriels E. B. Eddy et C. B. Wright firent venir des troupes d'Ottawa pour se protéger. Eddy était maire de Hull à l'époque, et les coups qu'il avait reçus n'aidèrent pas la cause des grévistes. D'ailleurs, dans son numéro du 16 septembre 1891, *Le Canada* déclarait que la cause des ouvriers des scieries était bonne, mais qu'elle était gâtée par des «meneurs imbéciles».

Pourtant, revirement inattendu, le même journal se montrait sympathique aux grévistes dès le lendemain. C'est que les meneurs avaient réussi à contenir les éléments les plus fougues parmi les ouvriers, et le mouvement avait pris rapidement une direction plus pacifique. Ainsi, pour prouver leur bonne volonté, les grévistes approuvèrent l'arrestation de l'homme qui avait frappé Eddy, un nommé Calixte Goanette, en déclarant qu'il n'était pas des leurs. Un blâme officiel fut cependant adressé aux autorités pour l'envoi des troupes à Hull.

Vue de Hull et d'Ottawa (à l'arrière-plan), à l'époque de la grève des scieries. Les piles de bois qu'on distingue partout à l'horizon indiquent l'importance primordiale de l'industrie forestière dans le développement de la région à la fin du XIX^e siècle.



LE BONAPARTE DES CHAUDIÈRES

Durant tout le temps de la grève, les ouvriers de Hull tinrent des assemblées régulières. Leur chef était un nommé Napoléon Fauteux, un véritable tribun populaire que l'on a surnommé le «Bonaparte des Chaudières». La légende veut que chaque fois qu'il s'amenait quelque part, les gens se rassemblaient spontanément autour de lui pour l'entendre parler. Mais voici comment *Le Canada* nous rapporte une des interventions de Fauteux:

«Lorsque M. Fauteux, le dévoué organisateur de ce grand mouvement de justice, prend la parole, des acclamations unanimes accueillent sa présence sur la plate-forme. Il débute dans son discours, en disant que ses amis, les ouvriers de Hull et d'Ottawa, avaient trompé l'attente des Américains, qui s'attendaient à voir cette grève dégénérer en désordres, et tourner à la confusion de ses auteurs.

«Depuis quarante ans je suis ouvrier dans les scieries, dit M. Fauteux, et je n'ai jamais tant travaillé que cette année et comme vous tous qui m'écoutez, à peine ai-je mangé du pain.»

La gloire de Fauteux, si elle atteignit une sorte d'apogée au cours de la grève de 1891—on raconte que les ouvriers allèrent jusqu'à le porter en triomphe au Parlement d'Ottawa—fut cependant d'éphémère durée. Après avoir été l'un des premiers authentiques chefs ouvriers du pays, il fut forcé de se faire prestidigitateur pour gagner son pain, devint finalement palefrenier et rentra vite dans l'oubli.

Le chargement d'une péniche dans la cour à bois de Booth, à Hull. Durant la grève de 1891, les compagnies allèrent chercher des ouvriers à l'extérieur pour charger le bois qui s'empilait dans les cours.

Le septième jour de la grève, qui tombait un dimanche, plus de 5,000 personnes se réunirent sur la rue Principale à Hull. L'assemblée avait été convoquée par les marchands et les citoyens de la ville. On vota des résolutions d'appui aux grévistes et surtout, l'on mit sur pied un comité de médiation entre les deux parties, lequel comité était formé de notables de Hull et d'Ottawa. Le député libéral de Hull à l'Assemblée législative du Québec, Alfred Rochon, profita de la circonstance pour donner son appui aux ouvriers. Dans son discours, il fit remarquer, entre autres, que la journée de travail avait été fixée à dix heures dans la plupart des pays occidentaux.

Le comité de médiation rencontra les patrons des scieries le mardi suivant. Ces derniers invoquèrent la fermeture de certains marchés d'Amérique du Sud et une prétendue «récession économique» pour justifier leur refus d'accéder aux demandes des travailleurs. Ils proposèrent d'attendre au printemps.

LES SECOURS AFFLUENT

Malgré les privations dont ils commençaient à souffrir, les grévistes décidèrent de tenir bon. Entretemps, les secours avaient commencé à affluer de toutes parts. C'était soit un boulanger qui leur offrait gratuitement du pain et de la farine, soit un groupe quelconque de citoyens ou de travailleurs qui

leur faisait parvenir une centaine de dollars. Plusieurs magasins s'engagèrent aussi à recueillir les dons que la population voudrait bien consentir aux grévistes. Par ailleurs, les Chevaliers du Travail, organisation syndicale née depuis une dizaine d'années aux États-Unis et qui se propageait depuis peu au Canada, avaient dès le début offert leur aide aux employés des scieries. La loge d'Ottawa versa d'abord \$150, puis celle de Toronto vota un fonds de secours de \$15,000. Mais les grévistes de Hull ne devaient jamais recevoir cette dernière somme. Powderley, le grand maître des Chevaliers du Travail, leur fit, en effet, savoir peu après que les unions ouvrières de Toronto ne pouvaient en rien leur venir en aide.

Le fonds voté par les ouvriers de Toronto aurait pourtant été d'un grand secours aux grévistes, qui, après deux semaines de débrayage, comptaient déjà de nombreuses défections dans leurs rangs. Les uns quittaient la ville, les autres partaient pour les chantiers d'hiver en forêt. Le moral commençait à léchir sérieusement.

Le 24 septembre, les patrons firent savoir aux ouvriers qu'ils étaient disposés à leur accorder une heure pour dîner, au lieu de 45 minutes. Les grévistes ripostèrent en disant qu'ils étaient prêts à retirer leur exigence salariale, s'ils obtenaient la journée de dix heures. Sheppard et Morse acceptèrent aussitôt cette demande, et leurs ouvriers reprirent le travail.

Le 29 septembre, c'est au tour de Mason & Fils de se rendre aux demandes des grévistes. Il leur accorde le dix heures de travail par jour et 50 cents d'augmentation par semaine. Le travail reprend, quoi que Masson ait refusé de signer un document entérinant les nouvelles conditions de travail.

Une entente intervient également chez Buell, Orr, Hurdman & Cie. Il ne reste plus que les scieries de Booth, de Bronson et de Pattee et Perley qui restent paralysées. Les propriétaires de ces entreprises demeurent inflexibles et tentent même de reprendre leurs opérations, en embauchant des ouvriers de l'extérieur ou en comptant sur les défections qui commencent à se faire jour dans les rangs des grévistes. Cette attitude contribue à durcir les positions de part et d'autre.

LA SITUATION SE GÂTE

Le 30 septembre, des ouvriers qui veulent reprendre le travail sont pris à partie par les grévistes et des mêlées se produisent devant les chantiers. La troupe ne tarde pas à arriver d'Ottawa et disperse les ouvriers à coups de bâton. Un nommé Pierre Pétrie, durement matraqué, lancera par la suite une poursuite de \$5,000 en dommages et intérêts contre le chef de police MacVeity. L'histoire ne dit pas s'il a eu gain de cause.

Les grévistes ont de plus en plus de difficulté à tenir à mesure que le temps passe. Des groupes d'ouvriers sollicités à l'extérieur par les compagnies arrivent de plus en plus nombreux à Hull, et les grévistes tentent de les intégrer à leur mouvement. Le 6 octobre, le contremaître de chez Bronson essaie de faire revenir les ouvriers au travail, parce que le bois s'empile dans la cour. Ceux-ci se présentent à 7 heures du matin, mais voyant qu'on veut les faire travailler aux mêmes conditions qu'auparavant, ils se retirent, indignés.

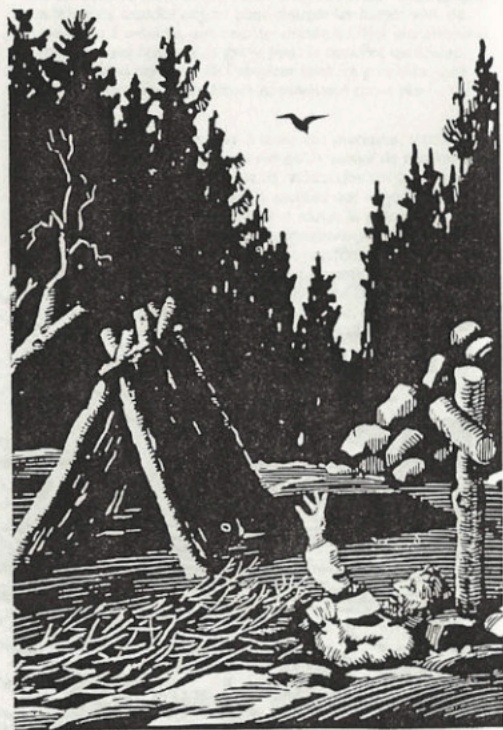
Le lendemain, une escouade de police de 32 hommes fait son apparition à Hull, sous la conduite du chef MacVeity. Une scie est mise en mouvement chez Perley et Pattee. Chez Booth, des hommes mandés exprès pour charger les barges sont au travail. Le 8 octobre, une rumeur circule à l'effet que Bronson aurait payé ses ouvriers en grève pour la dernière quinzaine. Les défections prennent de l'ampleur chez les grévistes. Les scieries de Bronson et de Booth se remettent peu à peu en marche.

Le 10 octobre, la grève est, à toute fins pratiques, terminée. Les chefs du mouvement déclarent qu'ils auront de meilleures chances au printemps pour obtenir satisfaction sur les points en litige. Entrecemps, Bronson a accordé une augmentation de \$1.00 par semaine à ses employés et réduit la journée de travail à 11 heures. Les derniers protestataires rentrent dans les rangs, mettant ainsi fin à un débrayage qui aura paralysé les scieries des Chaudières pour près d'un mois. Cette grève, on ne l'a pas assez souligné, n'appartient pas seulement à la petite histoire régionale; elle s'inscrit, en fait, comme l'une des premières grèves d'importance dans l'histoire ouvrière du Québec.

Vue partielle des entreprises Eddy à la fin du siècle dernier. Au moment de la grève, en 1891, E. B. Eddy était maire de Hull et eut quelque peu malice à partir avec les grévistes. Cet Américain de naissance, qui fit fortune dans l'industrie du bois, était arrivé à Hull en 1851 avec, paraît-il, seulement \$40 en poche.



CADIEUX : L'ÉPOPÉE D'UN COUREUR DE BOIS



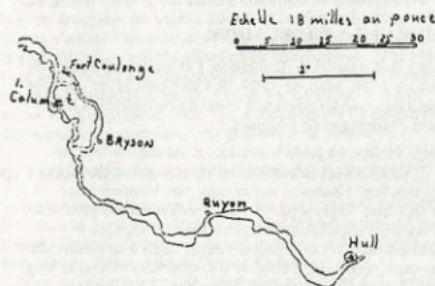
La mort de Cadieux, d'après une carte confectionnée de M. l'abbé Laurent. Tirée du livre «Le Nord de l'Ontario».

LA LÉGENDE DE CADIEUX

En 1708, un canot de voyageurs canadiens venant du nord est poursuivi par un important contingent d'Iroquois. Parvenu au-dessus des Sept Chutes du Grand Calumet, il fallut arrêter pour réaliser un des plus difficiles portages du trajet. L'un des voyageurs, Cadieux, sautait à terre et ses compagnons allaient le suivre lorsqu'on s'aperçut que les Iroquois arrivaient à vive allure.

Se voyant dans l'impossibilité d'échapper ou de résister à une force tellement supérieure, les occupants du canot préférèrent passer vers le large et sauter le rapide. Ils aimaient mieux périr ainsi plutôt que d'être brûlés vifs et mangés par les «sauvages». Persuadés d'aller à une mort certaine, ils dirigèrent donc leur canot vers les Sept Chutes du Grand Calumet et les rapides «affreux à voir».

Arrivant aux rapides, les voyageurs cessèrent d'avironner, firent le signe de la croix, se croisèrent les bras et se décidèrent à mourir en hommes. À ce moment, rapporte la légende, une femme blanche apparut à la pince du canot, guidant elle-même nos voyageurs qui sautèrent le rapide sans même toucher l'eau.



La rivière des Outaouais, entre Hull et Fort-Coulange, telle qu'on peut la voir sur une carte contemporaine.

Les Indiens qui faisaient déjà le portage s'arrêtèrent stupéfaits, l'un d'eux s'écriant: «Arrêtez mes frères, n'allons pas plus loin. Vous avez vu la dame blanche». Pendant ce temps, les Canadiens qui avaient sauté le rapide gagnaient Montréal à grands coups d'aviron, chantant et louant Dieu, sans ralentir leur allure.

Resté seul sur son île, Cadieux s'était caché dans les broussailles. Les Indiens avaient été si occupés par le canot qu'ils en avaient oublié la seule proie qu'il leur restait. D'ailleurs l'apparition de la femme blanche les avait tellement frappés qu'ils se retirèrent aussitôt de l'île. Cadieux se fit une espèce de cabane pour se mettre à l'abri. Il y demeurait rarement de peur d'être découvert. Il allumait du feu le moins possible et ne mangeait que des herbes et des racines. Convaincu que ses compagnons avaient péri dans les rapides, Cadieux ne nourrissait aucun espoir de revoir ses gens. Il se résigna donc à attendre la mort avec patience.

Cependant ses compagnons «nageaient!» nuit et jour pour arriver à Montréal et donner cette triste nouvelle. Ils y arrivèrent enfin au bout de quelques jours. La nouvelle vola de bouche en bouche. Le gouverneur de la ville ayant été informé de ce qui s'était passé fit immédiatement partir deux canots. Pour aller délivrer Cadieux, des hommes armés s'étaient joints aux voyageurs qui venaient d'arriver.

Après plusieurs jours de trajet, ils aperçurent enfin le Grand Calumet. Une légère fumée s'élevait à travers les arbres. Que penser? Était-ce les Indiens, était-ce Cadieux? Leur cœur battait violemment entre l'espoir et la crainte.

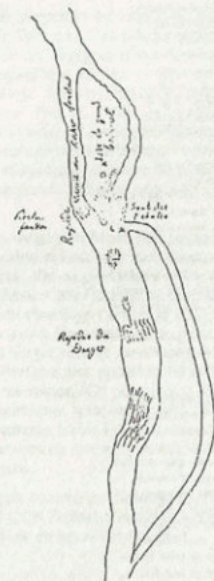
La troupe accosta enfin au pied du Grand Rapide, puis, les précautions nécessaires prises, ayant chacun leur fusil chargé et leur couteau, les hommes se dirigèrent vers un rocher où ils espéraient trouver Cadieux.

Ils furent longtemps sans rien découvrir. Enfin, après bien des recherches, ils trouvèrent la cabane de leur ami coureur de bois. Le feu venait d'être éteint. Ne voyant personne, ils se mirent à appeler. Pendant longtemps, ils crièrent en vain. Personne ne répondait. Ils commençaient déjà à désespérer lorsqu'ils virent quelqu'un venir à eux. À première vue, personne ne reconnut Cadieux tant il était défiguré par la faim et le désespoir.

Le reconnaissant enfin, ses compagnons coururent vers lui. Il s'avancait aussi, lentement. Mais lorsqu'ils furent près de lui et qu'il reconnut ses compagnons, sa joie fut trop grande. Cadieux tomba mort dans leurs bras.

Ses amis le pleurèrent amèrement. Il avait toujours été un fameux «Garçon» et un bon voyageur. On l'enterra à l'endroit où était sa cabane. Près de là, était un gros hêtre sur lequel il avait écrit ses misères et la manière dont il avait vécu tout le temps qu'il était resté sur l'île. Il ne savait pas écrire, dit-on, mais sans doute s'exprima-t-il par des signes que comprirent ceux qui l'aimaient.

Guillaume Lèvesque terminait ainsi: Les voyageurs canadiens de l'Outaouais ont beaucoup de respect pour cet endroit qu'ils visitent souvent quand ils passent au Grand Calumet. Ils se plaisent surtout à chanter la complainte de Cadieux.



Le Grand-Calumet selon un dessin qu'en fit Guillaume Lèvesque vers 1847. Manuscrit aux archives du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

par Robert Potvin

Si notre pays n'est pas assez vieux pour compter dans son patrimoine une **Chanson de Roland**, une **Quête du Graal** ou un **Boewulf**, son folklore s'alimente néanmoins, comme l'a encore démontré le P. Lemieux, s.j. de Sudbury, au foyer mondial de contes et légendes. Nous n'entreprendrons pas ici une nouvelle démonstration de la chose. Notre but sera plus modeste. Nous rappellerons seulement une magnifique légende de notre coin de pays: celle de Cadieux, «voyageur canadien», mort à l'île du Grand Calumet, à quelque soixante milles en amont de Hull. Voici à peu près comment Guillaume Lèvesque la résumait vers 1847.

LA COMPLAINTE DE CADIEUX

Depuis George Nelson en 1802, et surtout Joseph-Charles Taché² en 1863, le texte de cette légende a été repris dans de nombreux ouvrages dont le plus récent date de 1971 et s'adresse aux élèves anglophones d'Ontario pour leurs cours de français.

Faut-il dire aussi que nombreuses sont les variantes. La plus frappante et la plus répandue aussi est sans doute celle qui fait mourir Cadieux dans une fosse qu'il s'est creusé lui-même. Selon cette version, notre héros n'aurait pas seulement creusé sa tombe. Il aurait aussi rassemblé des branches sur son corps comme l'indique un dessin de l'abbé Laurent.

ORIGINE DE LA COMPLAINTE

Malgré l'affirmation de Guillaume Lévesque, cette pièce ne date pas de 1708, mais de 1708. Il fallut cependant attendre cent ans avant que les souvenirs vivaces des voyageurs ne reçoivent l'hommage de l'écriture.

George Nelson en parle le premier dans son *Journal* en 1802. Il y parle, sans le nommer, d'un voyageur cabané au portage des Sept Chutes et qui attaque des Iroquois pour sauver les siens. Guidés par la Vierge debout sur la pince du canot, ses amis franchissent sains et saufs les rapides « infranchissables ». Le voyageur réussit aussi à se défaire des Indiens mais périt seul, à bout de forces et sans vivres, le long du portage qu'il avait si souvent parcouru. La légende rapporte encore qu'il creusa sa fosse et se recouvrit de branches après avoir composé et gravé de son sang sa complainte sur une écorce de bouleau.

Vers 1820, John J. Bigsby traite du même souvenir. Mais cette fois il s'agit d'une chanson. « They are often very beautiful » affirme-t-il.

Après d'autres encore, le chroniqueur Allemand Johann Georg Kohl publia en 1860. Il est le premier à nommer « Jean Cayeux ». Son texte est beaucoup plus explicite et replace la complainte dans son contexte littéraire et social.

Les voyageurs, dit-il, ont apporté de France de nombreuses et belles chansons et en ont composés de nouvelles. « Generally they designate their own most peculiar songs as «chansons de Voyageurs», and exclude from them songs they have derived from France and elsewhere. [In those peculiar songs] I discovered a deepèr poetical feeling.»

Avec le renouveau littéraire de 1861-1865, Joseph-Charles Taché et François-Alexandre-Hubert La Rue (1863), et Ernest Gagnon (1865), présentent pour la première fois le texte écrit de la complainte. La Rue se demandait d'où proviennent nos chansons populaires.

Pour lui c'étaient des pièces composées au pays comme « la belle légende de Cadieux ». Selon cet auteur, cette complainte venait de la Rivière Rouge. Mais cette variante diffère sensiblement du texte de Taché et des autres qui ont été recueillis par les folkloristes depuis 1916.

Celui qui a le plus approfondi l'étude de la légende-complainte est Louvigny de Montigny. Après de longues et pénibles recherches—50 ans, avoue-t-il—il a pu faire le point et conclure que notre héros a bel et bien existé. C'est Jean Cadieux né à Montréal ou Boucherville le 12 mars 1671. Il est mort en mai 1709 à l'âge de 38 ans. Ce spécialiste de la traite des fourrures était le fils de Jean Cadieux I et de Marie Valade.

*Peut Rocher de la Haute Montagne,
Je viens fuir ici cette campagne!
Ah! doux échos entendez mes soupirs,
En languissant je vais bientôt mourir,
Petits oiseaux, ces doux harmonies,
Quand vous chantez, me rattaché à la vie;
Ah! si j'avais des ailes comme vous,
Je s'en irais heureux avant qu'il fut deux jours!
Seul en ces bois que j'ai eu de soupirs,
Pensant toujours à mes si chers amis;
Je demandais: hélas! sont-ils vivants?
Les Iroquois les auraient-ils tués?
Un de ces jours que m'enant éloigné,
En revenant je vis une femme;
Je me suis dit: Ah! Grand Dieu qu'est ceci?
Les Iroquois m'ont-ils pris mon logis?
Je me suis mis un peu à l'embassade,
Afin de voir si c'était embassade;
Alors je vis trois visages français,
M'ont mis le cœur d'une trop grande joie!
Mes genoux plient, ma faible voix s'arrête;
Je tombe... Hélas! à partir ils s'apprêtent;
Je reste seul... Plus un qui me console,
Quand la mort vient par un si grand desolat;
Un coup brulant vint près de ma cabane
Voir si mon feu n'avait plus de boncine;
Je lui ai dit: Retire toi d'ici;
Car, par ma foi, je perdrai ton habit!
Un noir corbeau, volant à l'aventure,
Vient se percher tout près de ma toiture;
Je lui ai dit: Mangeur de chair humaine,
Va t'en chercher autre viande que mienne,
Va t'en là bas, dans ces bois et marais,
Tu trouveras plusieurs corps iroquois;
Tu trouveras des chair's aussi des os;
Va t'en plus loin laisse moi en repos!
Roussignolet vas dire à ma maîtresse,
A mes enfants qu'un adieu je leur laisse,
Que j'ai gardé mon amour et ma foi,
Et désormais faut renoncer à moi!
C'est donc ici que le monde m'abandonne,
Mais j'ai secours en vous Sauveur des hommes!
Très Sainte Vierge, ah! m'abandonnez pas,
Permettez moi d'mourir entre vos bras!*

LES IROQUOIS SUR L'OUTAOUAIS

Comme celle de Dollard des Ormeaux en 1660, l'aventure de Cadieux n'est qu'un épisode entre cent. Depuis la fondation de Québec en 1608 jusqu'à la paix avec les Iroquois en 1667 et même un demi-siècle plus tard, Indiens et Français furent constamment en lutte. Les causes sont assez simples. Français et Hollandais se livrent une lutte farouche pour l'obtention du monopole de la traite des pelleteries et surtout du castor. Chez les Indiens, Hurons et Iroquois sont ennemis jurés. Les Algonquins sont de paisibles chasseurs de peaux qu'ils sont prêts à vendre au plus offrant.

Les profits de la traite étaient essentiels au soutien de la colonie française du Saint-Laurent. Les Français eurent tôt fait de s'attirer l'alliance des Algonquins en leur fournissant la pacotille et les marchandises qu'ils convoitaient. N'eut été l'entrée en scène des Hollandais de Manhatte (New-York) en Nouvelle-Hollande et de leurs alliés les Iroquois, la traite aurait été fort paisible. Mais qui aurait accepté un simple rôle d'observateur devant une telle possibilité de commerce?

QUI COMPOSA LA COMPLAINTE DE CADIEUX?

Il est bien évident que Cadieux n'a pas composé lui-même le texte que nous connaissons. Cela fut réalisé vers 1863 par Joseph-Charles Taché avec la collaboration d'Adolphe-Basile Routhier et Pierre-Joseph-Olivier Chauveau.

Bien qu'elle comporte des faiblesses au niveau de la versification, cette complainte n'en est pas moins empreinte d'une certaine poésie. Taché et ses deux amis n'ont pourtant pas créé la chanson. Ils ont amélioré le texte qu'un barde

No 3 Chanson... Ernest Gagnon, D'après Hédou

Pa-tit, tu-cher de la Riv-er le-Mou-ve-gue, Je vien-t à
et-El-air est-le-rou-ge-ge! Ah! doux é-cho, en
ten-des-monts-pier; En-ten-gue-ant je vais bien-tôt-mou-rir!

No 4 Chanson Ernest Gagnon, De Baril

Pa-tit tu-cher de la Riv-er le-Mou-ve-gue, Je vien-t à
et-El-air est-le-rou-ge-ge! Ah! doux é-cho, en
ten-des-monts-pier; En-ten-gue-ant je vais bien-tôt-mou-rir!

No 5 Collection Barbeau: Ch. Abélard Lévesque

Ce long sur-tout, re-ant à ma ca-ba-ne, Ah!
si-ri sur la-dour de la bou-ve-ne, Je lui ai dit: Mau-
gré de chair in-maté, Va-t'en-mou-ger d'as-tres chair que la mien!

Quelques-unes des nombreuses variantes de la complainte de Cadieux, citées par Marius Barbeau.

contemporain de Cadieux a composé peu de temps après la mort du personnage. La chanson a été transmise—et modifiée—de chanteur en chanteur jusqu'au moment où Taché l'a fixé sur papier.

Mais des douzaines d'hommes sont morts dans les portages! Comment se fait-il que cette mort-là ait mérité tant d'attention? Il y a sans doute le talent de ce barde qui s'est surpassé sous le souffle d'une profonde émotion. Il y a aussi la légende, « toujours nébuleuse et crédule, comme le dit Marius Barbeau, qui embellit tout sans contraintes »: l'apparition de la Vierge, le canot qui saute les chutes sans difficulté, la mort même de Cadieux.

Il doit bien y avoir quelque apport du côté de Cadieux. S'il n'a pas composé ce texte, il a quand même laissé quelque chose sur une écorce. On a dit qu'il ne savait ni lire ni écrire et sans doute maniait-il mieux l'aviron que la plume. Il ne savait peut-être même pas écrire au sens où nous l'entendons, encore qu'il ne soit pas absolument certain qu'il n'ait pu signer. Rien ne nous permet de supposer qu'il ne savait pas graver les signes indiens. Il est même plutôt probable que Cadieux connaissait l'écriture algonquine. Et alors rien de plus plausible que cette possibilité que Cadieux ait transmis un message aux siens. Ce n'est quand même pas pour rien que pendant longtemps les voyageurs ont maintenu une écorce au Grand-Calumet, où aurait été transcrit le message de Cadieux. Mais il est inutile de chercher des certitudes là-dessus. Il y a belle lurette que l'écorce originale a disparu.

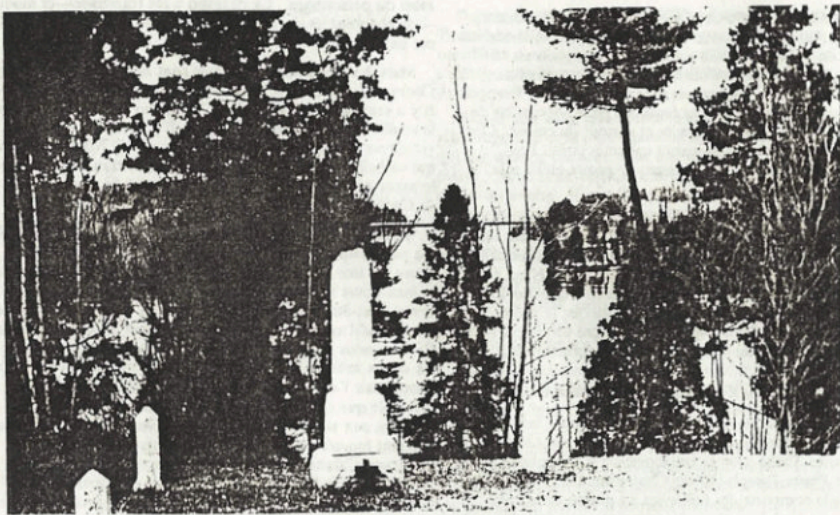
LE LIEU DE LA TRAGÉDIE

Pendant fort longtemps les voyageurs ont entretenu le lieu de sépulture de Cadieux. Des pieux encadraient constamment la fosse. Jamais un voyageur n'aurait osé passer par là sans s'arrêter, se recueillir et se signer. On renouvelait aussi une croix à cet endroit. Les voyageurs en coupaient un copeau en guise d'amulette. Puis en 1905, les ouvriers employés à la construction du palais de justice de Bryson sollicitèrent et obtinrent la permission de remplacer la fragile croix de bois par un solide monument en pierre de taille. Le nom de Cadieux y était gravé. Mais on omit son prénom et la date de son décès.

En 1953, Louvigny de Montigny pouvait ajouter que ce monument « résiste maintenant aux outrages et à la détérioration des années ». On ne peut plus en dire autant. Depuis qu'un certain Robert Mc Farlane, « un infidèle », a abattu et brûlé en bois de chauffage l'arbre où Cadieux aurait écrit son message, nous avons lentement perdu ce culte des ancêtres. Le monument n'a pu résister au temps parce qu'on a cessé de s'en soucier. Presque plus personne ne sait trouver facilement où subsistent ses ruines. On peut même se demander s'il n'a pas été volontairement brisé et déplacé. Nous sommes loin du temps où, comme Louis Fréchette en 1866, on écrivait poèmes et chansons en souvenir de cet incident cher au cœur des « Canadiens ».

Faute d'argent comme on dit toujours, faudra-t-il encore attendre de la CCN l'effort d'imagination qui fera revivre ce souvenir touchant de notre patrimoine?

¹ Avironnaient.
² Joseph-Charles Taché. *Forrestiers et voyageurs dans Les Soirées canadiennes*, troisième année, Québec, Brousseau, 1863, p. 188-189.



Le monument érige à la mémoire de Cadieux sur l'île du Colamer.

LA TOMBE DE CADIEUX

Sur un îlot désert de l'Ottawa sauvage,
 Le voyageur remarque, à deux pas de la rive,
 Un tertre que la ronce achève de couvrir:
 Un jour quelqu'un, ici, s'arrêta pour mourir.
 L'humble tombe des bois n'a ni grille ni marbre;
 Mais, poète naïf, à l'écorce d'un arbre
 Cet étrange mourant confia son regret.
 Jetant sa plainte amère au vent de la forêt.
 La légende a doré cette histoire touchante:
 L'arbre n'est plus debout; mais le peuple qui chante.
 Bien souvent, au hameau, fredonne en soupirant
 La complainte qu'alors chanta Cadieux mourant.
 O sinistre Ottawa, combien de sombres drames
 Dieu n'a-t-il pas écrit dans le pli de tes lames
 Et sur les flancs rugueux de tes âpres récifs!
 Dans les ombres du soir, combien de cris plaintifs,
 Combien de longs sanglots, combien de plaintes vagues
 Ne se mêlent-ils pas aux clameurs de tes vagues?
 Ah! c'est que, sous tes flots et dans les sables mous,
 Bien des corps délaissés dorment dans tes remous!
 Ceux-là n'ont pas même eu leurs quelques pieds de terre:
 Leur lincoûl est l'oubli, leur tombe est un mystère.
 Jamais, au fond des bois, le touriste rêvant
 Ne lira leurs adieux sur le bouleau mouvant;
 Et, le soir, au foyer, nulle voix printanière
 Ne mêlera leurs noms aux chants de la chaumière.
 Pour eux nuls souvenirs, nul bruit de pas aimés...
 Dans vos tombeaux errants, pauvres perdus, dormez!
 Ottawa, novembre 1866.
 Extrait des *Fleurs boréales*, de Louis Fréchette

ROBERT RUMILLY NOUS EST CONTÉ... PAR LUI-MÊME

Texte de Martin Filion



«Je vis avec des centaines et même des milliers de personnages qui tous... ont fait quelque chose d'intéressant dans la vie... Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus amusant.»

Les membres de la Société historique de l'Ouest du Québec rencontraient, le 24 mars dernier, l'historien Robert Rumilly et cette phrase résume bien l'ambiance que ce dernier a alors recréée. D'abord invité à Hull par la S.H.O.Q. pour y donner une conférence, M. Rumilly, qui ne pouvait malheureusement pas accepter, suggéra plutôt de nous recevoir à sa résidence de Ville Mont-Royal.

Le Conseil d'administration de la Société organisa alors un voyage à Montréal. Nous voulons souligner ici le travail d'organisation efficace de M^{lle} Lucie Béliveau et de M. Augustin Potvin.

Partis tôt d'Ottawa, les membres ont alors visité le Vieux-Montréal avant d'aller se restaurer au «Fripou». Vers

14 heures, tous se sont retrouvés à la demeure de style québécois de Robert Rumilly où un calme champêtre, une maison majestueuse et un accueil chaleureux eurent tôt fait de mettre les visiteurs à l'aise. M. Rumilly nous a reçus dans son vaste bureau dans lequel les rayons couverts de volumes ne manquèrent pas d'en impressionner plusieurs.

M. Robert Rumilly possède des dons fascinants de conteur et une mémoire extraordinaire. Il a fait revivre des grands noms et des grandes époques de l'histoire du Canada et du Québec; tour à tour, Laurier, Mercier, Riel et Duplessis ont revêtu quelques instants dans l'imagination de chacun.

Après cette rencontre, les membres de la S.H.O.Q. ont visité la Maison Radio-Canada à Montréal.



Robert Rumilly

LA VENUE AU CANADA

Rumilly nous a relaté les causes de son départ de Paris en 1928. «Je voyais, dit-il, la France s'en aller vers la guerre civile ou la guerre étrangère, ou les deux, aussi mal préparée dans un cas comme dans l'autre». Militant de l'Action française, «un mouvement de droite», il déplorait «l'esprit de lutte de classes, de guerre sociale qu'on répandait à ce moment... une haine à couper au couteau...»

Un beau jour, Rumilly plie bagages et s'installe au Québec. Ce Québec de 1928 représentait pour lui «une France plus conforme à son idéal» et symbolisait par «son dynamisme américain» une espèce de «conciliation entre la tradition et le progrès». «J'ai trouvé ce que je cherchais, affirme-t-il, et ça n'a pas pris cinq minutes pour m'adapter.»

PREMIERES OEUVRES

C'est un peu le hasard qui a poussé Rumilly dans la voie d'écrivain. Ayant remarqué l'existence de la Librairie de l'Action française à Montréal, il se présente à son directeur Albert Lévesque qui, à son tour l'invite à rencontrer des amis canadiens-français. Il lie connaissance avec Jean Bruchési, Robert Choquette, Henri Bernard, Coderre et Jovette Bernier. Après avoir parlé «des milieux littéraires français» et un peu poussé par Albert Lévesque, il rédige un petit volume sur la «Littérature française moderne» que Lévesque publie.

Rumilly a trouvé sa voie. L'histoire biographique l'intéresse également beaucoup; après avoir vainement cherché une biographie de Laurier, il décide d'en écrire une. Une passion pour l'histoire qui ne s'est pas démentie depuis, commence alors. Il poursuit ses recherches personnelles et publie un volume sur Papineau et sur Mercier.

L'admiration de Rumilly pour cet homme politique l'a entraîné dans une narration captivante de la vie et d'anecdotes concernant Mercier et la vie politique de la fin du XIX^e siècle. Les idées autonomistes de cet homme, ses notions d'État français et catholique, son goût du faste et de l'ostentation ont tout à tour été évoqués.

Ainsi, de fil en aiguille, Rumilly en a conclu qu'il «fallait prendre toute la Province de Québec, faire les cadres d'un État qui est l'État national des Canadiens-français» et il s'est mis à rédiger l'histoire de la Province de Québec.

L'ACTION FRANÇAISE DE MONTRÉAL

Grâce également à Albert Lévesque, Rumilly est entré en communication avec l'Action française de Montréal, un mouvement nationaliste fondé par l'abbé Groulx. Lors de notre rencontre, l'historien a fait le lien de filiation entre l'Action française de France et celle de Montréal, filiation que le chanoine Groulx, selon lui, n'a jamais voulu établir. La popularité de ce mouvement en France, les nombreux contacts entre les jeunes d'ici et le mouvement français et l'influence enfin mondiale de l'Action française établissent clairement pour Rumilly ces liens qui les unissaient.

À OTTAWA

Rumilly fut quelque temps traducteur à Ottawa. D'après lui, «à Ottawa, les Canadiens-français sont forcément des traducteurs, ils sont des traducteurs ou des femmes de ménage». Aurait-il eu, dès 1940, un rapport BB entre les mains?

L'historien rappela la mémoire de quelques hommes qu'il rencontra à cette époque, alors qu'il poursuivait le soir ses recherches historiques, tout particulièrement, Ernest Lapointe, le sénateur Dandurand et l'historien Thomas Chapais.

RELATIONS AVEC DUPLESSIS

Notre hôte a démenti avoir été «un ami, un confident, un inspirateur» de Duplessis. Il affirme ne pas l'avoir rencontré plus d'une dizaine de fois, et seulement deux fois seul à seul. Une discussion sur l'autonomie provinciale avec le député Sasseville Roy entraîna sa première rencontre avec Duplessis. Ce dernier, ayant appris par Roy la teneur favorable des propos de Rumilly sur cette question, lui téléphona pour le rencontrer. Rumilly rencontra le premier ministre une seconde fois lorsqu'il servit d'intermédiaire pour la réconciliation de Duplessis et de Camillien Houde.

Il nous a déclaré qu'il admire Duplessis, qu'il a écrit un petit livre sur les réalisations de son gouvernement mais qu'il l'a fait en complète indépendance, «tout seul».

LE CENTRE D'INFORMATION NATIONALE

«En exagérant, dans une certaine mesure, le mouvement séparatiste est né ici dans ce bureau.»

C'est en ces termes que Rumilly a évoqué la création du Centre d'Information nationale, en 1956. Ce mouvement comptait en son sein Raymond Barbeau, André Dagenais, Gaëtan Legault, Albert Roy, D'Allemagne et le père Lamarque; ces gens s'étaient donnés pour but de discuter les questions nationales dans une optique nationaliste.

Selon lui, la «gauche» de l'époque, Radio-Canada en particulier, leur a causé toutes sortes de difficultés et a «noyauté» l'Alliance laurentienne, le mouvement séparatiste

de Barbeau avait créé en plus de jeter ce dernier par-dessus bord. Rumilly n'avait cependant pas suivi Barbeau dans cette voie.

«Malheureusement, selon Rumilly, le mouvement séparatiste aujourd'hui est devenu la proie des mouvements les plus avancés, les plus socialistes, les plus révolutionnaires.»

UN HISTORIEN PROLIFIQUE

Robert Rumilly est l'auteur d'environ 70 volumes parmi lesquels on trouve les 45 volumes de l'Histoire de la Province de Québec, des biographies de Papineau, de Mercier, de Monseigneur Lafleche, de Bourassa et de Laurier. On y compte aussi des monographies telles l'Histoire des Acadiens, du Collège de Montréal, des Franco-Américains, des Hautes Études commerciales.

Ces œuvres les plus récentes sont *Duplessis et son temps* et le quatrième tome de l'*Histoire de Montréal*.

On s'étonnera peut-être de l'abondance de son œuvre. Cependant, Rumilly y travaille douze heures par jour et ce, 365 jours par année. Il peut ainsi affirmer qu'il «n'a pas le temps d'être malade». C'est un chercheur infatigable; il faut de l'énergie pour avoir consulté les deux ou trois chargements de camions pleins des documents de Duplessis lors de ses recherches sur ce personnage. Il attribue à sa notoriété le fait que des documents lui parviennent aussi facilement et croit «avoir remué le plus d'archives nouvelles».



M. Rumilly s'entretenant avec des membres de la Société historique de l'Outaouais.

L'AFFAIRE CHARBONNEAU :



Duplessis (Jean Duceppe) et M^{gr} Charbonneau (Jean-Marie Lemieux), dans la pièce à succès «Charbonneau et le Chef». Compagnie Jean Duceppe/François Brunelle.

« DUPLESSIS N'A RIEN À FAIRE
LÀ-DEDANS »

Robert Rumilly

Les média d'information ont abondamment parlé récemment de la grève de l'amiante, dont on célèbre le 25^e anniversaire cette année, et du départ de M^{gr} Charbonneau, deux événements intimement liés de l'histoire québécoise que Rumilly a également abordés dans son volume sur Duplessis.

Gérard Picard, dans Le Devoir des 1^{er} et 2 mars, Jean Chartier, dans Le Jour des 8 et 9 mars et Françoise Côté, dans Perspectives - La Presse du 11 mai, ont analysé les circonstances, le déroulement et les conséquences de la grève de l'amiante, tandis que Jacques Cousineau, s.j., dans Le Devoir des 6 avril et 8 mai s'est arrêté à parler de M^{gr} Charbonneau tant en rapport à la pièce à succès «Charbonneau et le Chef», qu'à l'épiscopat de 1950 et à la grève de l'amiante. (Le texte de la pièce vient d'être publié chez Léméac.)

La pièce, je ne l'ai pas vue, je n'ai pas l'intention de la voir, je n'ai pas de temps à perdre. Elle a été écrite par un Dominicain qui d'ailleurs est défroqué depuis et qui n'est pas un canadien-français. Il ne s'est documenté nulle part à ma connaissance, je ne sais pas comment il est allé chercher ça, tout ce qu'il a cherché, il l'a cherché dans son imagination.

Pour mon travail..., j'ai fréquenté tous ceux qui ont travaillé avec Duplessis i.e. ses secrétaires, ses anciens ministres, ses anciens députés, ses anciens sous-ministres, ses anciens adversaires, j'ai vu des centaines de personnes. Personne n'a reçu... ce livre de l'auteur, la pièce sur M^{gr} Charbonneau qui est une invention pure.

L'ARRIVÉE À MONTRÉAL

Monseigneur Charbonneau, on l'a dit tout à l'heure, est né en Ontario. Il a été évêque de Hearst avant d'être nommé archevêque à Montréal... il était entouré d'Irlandais, des anglais catholiques, qui sont restés ses confidents.

Cela le mettait dans une mentalité un peu différente de celle de ses confrères, évêques de la province de Québec. Ajoutez qu'il était archevêque de Montréal et qu'à Montréal, les problèmes sont différents de ce qu'ils peuvent être à Nicolet ou à Saint-Hyacinthe ou à Rimouski, qui sont des villes entièrement canadiennes-françaises. M^{gr} Charbonneau avait donc des idées que le reste de l'épiscopat ne partageait pas.

LES OEUVRES DE PROTECTION DE L'ENFANCE

La première difficulté est venue pendant le gouvernement Godbout, pendant la guerre. Le secrétaire provincial, qui était M. Perrier... avait présenté un projet de loi qui, dans une certaine mesure, transférait de l'Église à l'État le contrôle des Oeuvres de protection de l'Enfance. Mettez-vous, bien des choses ont changé, dans l'esprit de l'épiscopat de cette époque.

Donc, ce transfert... hérissait les évêques à cette époque-là. Les évêques avaient confié justement par coïncidence la direction des Oeuvres de protection de l'Enfance à un prêtre

trifluvien, l'abbé Bourgeois, qui... était un ami de Duplessis, doublement ami parce que le Père de l'abbé Bourgeois était l'arpenteur que le bureau d'avocats de Duplessis consultait... Donc, tous les évêques... se sont concertés pour combattre cet L'abbé Bourgeois a demandé naturellement à son député et ami Duplessis, chef de l'Opposition alors, de combattre le projet de Perrier et de Godbout. Un seul évêque trouvait que ça avait du bon sens... c'était Monseigneur Charbonneau qui, sur ce premier point, assez important si vous vous placez dans l'optique de l'époque, différait d'opinion avec ses confrères de l'épiscopat.

LE MOUVEMENT COOPÉRATIF

Deuxième choc, toujours dans la même tendance, en 1945. À Noël de 1945, le père Lévesque, le directeur de la Faculté des Sciences Sociales de l'Université Laval, qui était Dominicain et qui avait des idées assez avancées pour l'époque et qui était en même temps... directeur, je crois... des mouvements coopératifs... a publié dans la revue *Ensemble*, la revue du mouvement coopératif, un article où il préconisait en somme la déconcessionnalisation, il tournait un peu autour de mots, mais ça revenait à ça, la déconcessionnalisation des coopératives.

Pour l'ensemble du clergé, c'est une chose absolument horrible: le clergé a dénoncé le père Lévesque jusqu'à Rome, il a été obligé de se défendre à Rome.

Un seul évêque trouvait que ça avait du bon sens, approuvait le père Lévesque: c'était Monseigneur Charbonneau qui restait dans sa ligne de pensée.

LE SYNDICALISME CATHOLIQUE

L'affaire avait d'autant plus d'importance aux yeux des évêques, (car) ils craignaient... la déconcessionnalisation du syndicalisme catholique. Les évêques avaient voulu la Confédération des Travailleurs catholiques qui est aujourd'hui la CSN (la Confédération des Syndicats nationaux). Ils l'avaient provoquée, créée, ils l'avaient couvée parce qu'ils voulaient ériger une barrière à la déchristianisation des masses ouvrières qui était réalisée ou en voie de réalisation dans d'autres pays.

Alors, pour garder les ouvriers, ils avaient imaginé ce syndicalisme catholique. Ils avaient beaucoup lutté pour ça, ils avaient eu beaucoup de mal au début parce qu'il y avait la Confédération des Syndicats internationaux, il y avait les grands patrons, qui étaient des anglo-protestants: donc ce syndicalisme catholique, ils n'aimaient pas trop ça.

...Tous ces incidents-là ont créé entre le gros des évêques et du clergé, on peut dire, et M^{gr} Charbonneau des heurts d'autant plus violents, d'autant plus importants, d'autant plus fermes que M^{gr} Charbonneau était un tempérament un peu renfermé qui n'avait pas beaucoup d'amis... dans le clergé, et au point qu'il a fait des reproches, dans certaines réunions d'évêques, même au cardinal Villeneuve ce qui a déplu particulièrement à M^{gr} Courchesne, archevêque de Rimouski.

Et c'en est arrivé au point où Monseigneur Charbonneau a cessé de fréquenter les réunions des évêques. Les évêques lui envoyaient à la fin de leurs réunions un compte rendu de ce qui s'était passé. Ils lui envoyaient ça par Monseigneur Douville, évêque de Saint-Hyacinthe qui passait pour un peu

plus près de M^{re} Charbonneau dans le domaine des idées. Et M^{re} Douville lui-même a fini par trouver qu'il avait un mauvais caractère et a fini par y renoncer. De sorte, que M^{re} Charbonneau était absolument en marge déjà de l'épiscopat.

Il était au plus mal personnellement avec M^{re} Antoniutti, le délégué apostolique à Ottawa, très très mal personnellement. Quand il allait à Rome, ils sont obligés d'aller à Rome de temps en temps en voyage *ad limina*, tous les évêques vont faire le tour, faire leurs salamalecs aux grands prélats qui dirigent les Congrégations vaticanes, lui n'y allait pas. Ça vexait encore les gens, c'était un petit peu original. Donc il était au plus mal.

LA GRÈVE DE L'AMIANTE

Arrive, est arrivée la grève de l'amiante... La grève de l'amiante a été menée par la Confédération des Travailleurs catholiques et menée de manière extrêmement imprudente, menée par Gérard Picard et Jean Marchand qui ont voulu cette grève et elle a bien failli échouer un moment... Ce qui s'est produit dans la grève de l'amiante, c'est ce qui se produit en ce moment dans l'affaire de la baie James, à l'origine il y a une rivalité entre syndicats. D'ailleurs, on greffe là-dessus divers griefs pour ne pas avoir l'air, enfin à l'origine il y a surtout une rivalité entre syndicats.

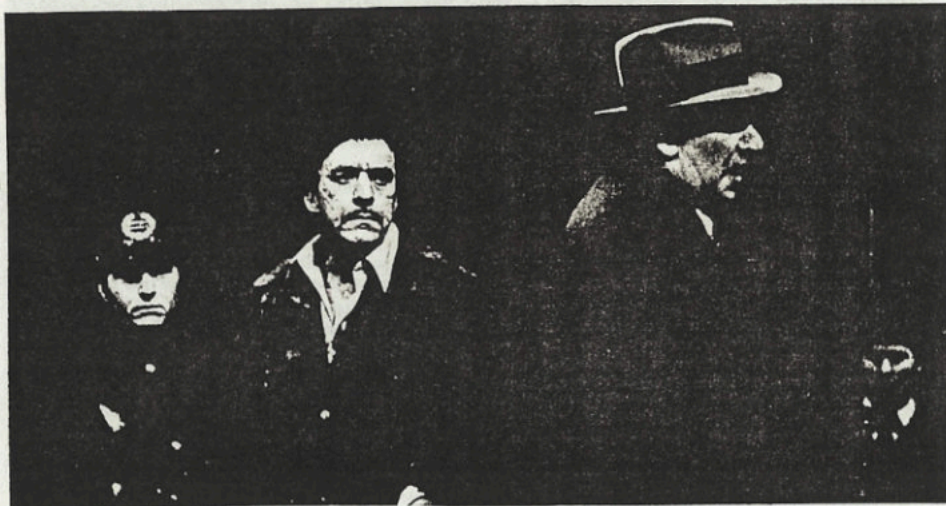
Donc, la place de la Confédération des Travailleurs catholiques était guettée par les Syndicats internationaux. Quand la Confédération des Travailleurs catholiques a été sur le point de perdre cette grève c'est là que les évêques non pas seulement M^{re} Charbonneau, car pour les besoins d'une cause pour opposer M^{re} Charbonneau à Duplessis d'une manière absolument gratuite, on parle toujours du rôle de M^{re} Char-

bonneau, mais... tous les évêques, y compris celui de Trois-Rivières, enfin tous, Monseigneur Courchesne même qui était plutôt favorable à Duplessis, ont publié une circulaire, la même, préparée par un groupe de prêtres. Tous les évêques ont publié une circulaire prenant partie... demandaient des quêtes pour... les familles qui étaient éprouvées...

Évidemment comme la grève était exploitée par le groupe du *Devoir*, les adversaires de Duplessis, ça donnait un petit peu à cette intervention un caractère... politique, on avait politisé l'affaire. Ça un petit peu mis un froid entre Duplessis et non pas seulement entre M^{re} Charbonneau mais le groupe des évêques... Donc tous les évêques interviennent dans la grève de l'amiante.

LES LENDEMAINS DE LA GRÈVE

Au lendemain de la grève de l'amiante, là alors les dirigeants du syndicalisme catholique se sont réunis, ils se sont dits « on a eu chaud, on a failli y laisser notre peau, si on avait perdu la grève probablement que toute la confédération s'écroulait ». L'intervention des évêques nous a donné un bon coup de main; mais maintenant il faut consolider notre affaire, il faut consolider notre position il faut abandonner l'affaire du syndicalisme catholique pour se replier sur une formule qui puisse attirer un peu tout le monde... C'était ce vieux projet qu'ils (les évêques) avaient tant appréhendé, qui venait à un moment d'autant plus, je dirais, tragique pour eux, que cela venait au lendemain de cette grève de l'amiante, alors qu'ils étaient intervenus pour sauver cette Confédération des Travailleurs catholiques, cela ne les intéressait pas eux d'avoir une Confédération des Syndicats nationaux ce qu'ils voulaient, c'était une confédération catholique... pour laquelle ils venaient d'intervenir après hésitations et de se risquer de se mettre mal avec le gouvernement avec lequel dans l'ensemble



L'intervention du Chef lors de la grève de l'amiante. Compagnie Jean Duceppe/François Brunelle.

ils étaient bien. Alors ils se sont dit, nous ne voulons de cela à aucun prix, de ce changement; il y a un évêque qui toujours dans sa ligne de conduite normale, de même qu'il avait trouvé que ça avait du bon sens de déconfessionnaliser les Oeuvres de protection de l'Enfance, de même qu'il avait trouvé que ça avait du bon sens de déconfessionnaliser les coopératives, lui il trouvait que ça avait du bon sens aussi de déconfessionnaliser (les syndicats)... Ils (les évêques) ont attribué à cette attitude de M^{re} Charbonneau... été exaspérant pour eux, ça été le comble n'est-ce pas, ils ont envoyé un ou plusieurs d'entre eux, principalement M^{re} Courchesne, justement, de Rimouski, qui est allé à Rome faire un rapport.

Rome a envoyé ici un prêtre très distingué, très brillant qui était M^{re} Léger, qui dirigeait le Collège canadien à Rome que les Sulpiciens avaient à Rome depuis assez longtemps déjà. Ce Collège canadien... était dirigé par Mgr Léger... beaucoup d'autorité, qui avait d'autant plus d'autorité que c'était au lendemain de la guerre... Pendant la guerre, le Collège canadien avait joué un rôle particulier... Tous les cadeaux, les dons, l'argent et aussi les négociations, du moins diplomatiques que le gouvernement canadien voulait avoir et même le gouvernement britannique voulait avoir avec le Vatican, ça passait par le collège canadien, par conséquent par M^{re} Léger: qui plaisait beaucoup, un homme de valeur, qui plaisait beaucoup au pape Pie XII qui par-dessus le marché avait été pris en affection par la sœur Pascalina, une religieuse allemande qui était la gouvernante de Pie XII, qui dirigeait un peu toute la maison, qui avait pris énormément d'autorité, elle avait pris M^{re} Léger en affection. Pour toutes ces raisons, M^{re} Léger avait beaucoup de prestige, le pape l'aimait beaucoup et quand les évêques, les évêques, (Duplessis n'a rien à voir là-dedans rien à voir mais rien, pas plus que vous et moi)... ont fini par se plaindre de M^{re} Charbonneau qui avait fait ceci, qui avait fait cela, n'est-ce pas, on a envoyé M^{re} Léger faire une enquête... Il a fait un rapport, que je n'ai pas vu, que je ne verrai jamais, probablement...

Mais toujours est-il que M^{re} Charbonneau a reçu peu après l'ordre de démissionner. M^{re} Antoniutti, qui devait en être content, parce qu'il ne pouvait pas le sentir, lui a téléphoné de la part du Vatican pour le prier de donner sa démission. Alors, là-dessus il y a des gens qui ont dit: ah! c'est Duplessis naturellement, c'était toujours Duplessis tout ce qui arrivait à ce moment-là, c'est Duplessis. Il y a une journaliste qui a gagné d'ailleurs un siège au Sénat avec ça, qui est Renaude Lapointe, qui a fait un petit fascicule pour dire que c'était de la faute de Duplessis, qui a fait partir M^{re} Charbonneau. C'est d'autant plus formidable que je vous encourage à lire ce fascicule.

Elle énumère les raisons du départ de M^{re} Charbonneau qui sont à peu près les mêmes que celles que je viens de vous dire, remarquez, elle a pas mal étudié son affaire et puis elle dit parmi une douzaine d'autres raisons qu'il était mal avec Duplessis et comment elle peut de cela conclure que c'est Duplessis, ça ne tient pas debout, ça n'a aucun rapport. Enfin ça s'est fait comme ça.

LES MINISTRES DE DUPLESSIS À ROME

D'autre part, il s'est produit... à peu près au même moment, le pape avait ouvert l'Année Sainte... ça commençait à Noël de 1949. Duplessis avait l'habitude lorsqu'il y avait de grands



Duplessis (Jean Duceppe) en tête-à-tête avec M^{re} Courchesne (Lionel Villeneuve). Compagnie Jean Duceppe/François Brunelle.

événements romains comme cela d'envoyer un ou deux de ses ministres pour représenter la Province de Québec, à la fois parce qu'il était très religieux, parce qu'il trouvait que c'était un acte diplomatique puis en même temps probablement ça faisait une espèce de récompense, de voyage aux frais de la province à un ou deux ministres, pour leur faire plaisir.

Donc, Duplessis avait envoyé deux ministres qui étaient Antonio Barrette, ministre du Travail et le docteur Paquette, ministre de la Santé. Le docteur Paquette en particulier était très très très profondément religieux, couvert de titres romain lui aussi, ils sont allés là.

Alors, on a fait le rapprochement sommaire, ils sont allés demander la tête de M^{re} Charbonneau de la part de Duplessis. Voilà: alors, premièrement ces deux ministres-là qui sont des hommes très très dignes, l'ont démenti et redémenti. Le docteur Paquette l'a démenti au Conseil législatif; il était conseiller législatif à la fin, sous affidavit, sous serment, de manière extrêmement solennelle, ça ne fait rien, on continue. J'ai vu le docteur Paquette il y a pas tellement longtemps quand j'ai préparé mon livre sur Duplessis; je l'ai rencontré... il a pleuré devant moi cet homme-là, âgé, catholique, à l'idée qu'on puisse lui attribuer, à lui, catholique fervent et catholique militant, Tertiaire de Saint François, Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, etc... et par-dessus le marché l'un des rares amis personnels que comptait M^{re} Charbonneau qui venait le voir quelques fois à Mont-Laurier, qu'on puisse lui attribuer le fait d'avoir demandé la tête d'un évêque. Tout de même! ça compte le démenti d'un homme comme ça.

Consultez (également) les dates... L'Année Sainte s'est ouverte le 25 décembre 1949 et les ministres sont arrivés ce jour-là à Rome. Ils ont été reçus par le pape le 31 décembre.

Le 2 janvier au matin M^{re} Antoniutti, délégué apostolique à Ottawa, téléphonait à M^{re} Charbonneau pour le prier de donner sa démission. Alors, pour penser que Duplessis serait intervenu là-dedans, il faudrait supposer qu'entre le 31 décembre d'abord que—les deux ministres ont été reçus en audience semi-privée—le pape ait parlé de cette affaire-là en présence de deux dames. Deuxièmement, que le 31 décembre au soir après cette entrevue, que le pape ait pris sa décision, qu'il ait réuni, surtout le 31 décembre remarquez, qu'il ait réuni les Congrégations compétentes, car il ne décide pas les choses comme ça tout seul, avec une vitesse plus rapide que l'éclair, qu'ils aient pris leur décision, qu'ils aient rempli les formalités nécessaires, qu'ils aient câblé par je ne sais quel procédé supersonique à Ottawa, que le délégué apostolique lui-même, ne mangeant pas et ne dormant pas, ait téléphoné c'est virtuellement, c'est presque physiquement et moralement impossible, presque physiquement impossible. Rien que le rapprochement des dates montre que Duplessis ne peut rien avoir à faire là-dedans.

UNE AFFAIRE ECCLÉSIASTIQUE

L'affaire de M^{re} Charbonneau est une affaire entièrement ecclésiastique, entre les autres évêques et M^{re} Charbonneau,

pour des raisons qui paraissent graves aux yeux des évêques à cette époque-là que je viens de vous expliquer. Duplessis n'a pas plus à y voir que vous et moi, que l'homme dans la rue. Il n'aimait pas beaucoup M^{re} Charbonneau, c'était récent, ça remontait au temps que je vous ai évoqué tout à l'heure, de l'affaire des Oeuvres de protection de l'Enfance où M^{re} Charbonneau reprochait à Bourgeois d'être l'homme de Duplessis, qui avait combattu les thèses de Perrier.

Mais, d'ailleurs, il ne l'aurait pas fait et puis d'ailleurs je ne crois pas que, que le Vatican consulte le premier ministre d'une province dans ces choses-là et agisse en ces choses-là sur les injonctions d'un premier ministre d'une province.

En tout cas, Duplessis n'a rien à y faire: il a très très peu rencontré M^{re} Charbonneau, presque jamais. Je vous ai dit tout à l'heure qu'il avait un agenda qui a été tenu au jour le jour de tous les gens que Duplessis a rencontrés. Cherchez M^{re} Charbonneau, je crois que vous le rencontrerez une fois dans toute la carrière de Duplessis. Il l'a rencontré dans des cérémonies, inauguration d'un pont, bénédiction d'une église ou n'importe quoi, pas en privé. Voilà l'affaire Charbonneau.

(Propos recueillis par Martin Fillion)



Duplessis et M^{re} Charbonneau, lors de l'inauguration du pont de Sainte-Thérèse, le 18 août 1946. Archives publiques du Canada/The Gazette.



LES ÉBOULEMENTS DANS LA VALLÉE DE LA LIÈVRE

par Pierre-Louis Lapointe

La Basse-Lièvre, de la rivière des Outaouais aux Hautes-Chutes, a connu un grand nombre d'éboulements au cours de son histoire. Ce phénomène géologique, mieux connu localement sous le nom «d'éboulis», a laissé des traces indélébiles. Les rives de la Lièvre en sont marquées, tandis que la mémoire des anciens et la tradition orale rapportent encore fidèlement les péripéties qui se rattachent aux «ébouils» les plus désastreux.

Depuis 1896, cinq éboulements au moins vinrent perturber l'existence paisible des habitants de cette partie de la Basse-Lièvre¹. A la fin d'avril 1896, un glissement de terrain fit disparaître le lac à Tôma, qui se vida en l'espace d'une nuit¹. En avril 1900, à un mille au sud de l'écluse de Poupore sur le rive est de la Lièvre, 300 pieds de berge glissèrent dans la rivière, bloquant le chenal navigable². Le 11 octobre 1903, sur la rive opposée, immédiatement au sud de l'écluse, un éboulis déplaça plus de 100 acres sur une distance de près de 310 pieds barrant la rivière, détruisant un barrage et un grand nombre de bâtiments de ferme³. Six acres de terrain croulèrent dans la rivière, en face de Notre-Dame-de-la-Salette, le 26 av. 1908. La rive occidentale de la Lièvre, sur une distance de

1,350 pieds glissa, bloquant la rivière et entraînant dans la mort 33 personnes⁴. Finalement, le 28 septembre 1912, à un mille en aval de l'écluse de Poupore, sur une distance de 225 pieds, un éboulement bloqua à nouveau le chenal navigable. La propriétaire du terrain avarié, M^{me} Brazeau, y perdit une partie de sa récolte de pommes de terre⁵.

LA GÉOLOGIE DU LIEU: FACTEUR DÉTERMINANT

Le phénomène des éboulements ne se comprend qu'à la lumière de l'histoire géologique de notre région. En voici les grandes lignes.

La rive nord de l'Outaouais, de Calumet jusqu'à Hull, fait partie du Bouclier canadien⁶. C'est, géologiquement, une des plus anciennes parties du globe terrestre. En effet, le bouclier appartient au Pré-cambrien. Il remonte à une période antérieure au Cambrien, c'est-à-dire, antérieure à l'apparition de la vie sur terre, il y a plus de 500 millions d'années⁷.

C'est au cours du Quaternaire, qui débuta il y a un million d'années, que notre région devint ce qu'elle est aujourd'hui. Cette période est remarquable pour l'alternance des glaciations et des périodes inter-glaciaires qui la caractérisent. L'Outaouais fut recouvert, pendant plusieurs centaines de milliers d'années, de glaciers de plusieurs milles d'épaisseur. Ils usèrent toutes les saillies du relief. Les montagnes furent arrondies, tandis que les terres basses furent couvertes de débris de toutes sortes. La croûte terrestre s'enfonça sous le poids des glaciers. Lorsque ceux-ci se retirèrent, pour la dernière fois, il y a plus de 12.000 ans, ces terres enfoncées furent envahies par la mer⁸.

Toute la région, qui s'étend des Laurentides jusqu'aux Appalaches fut alors recouverte, pour plus de 2.000 ans, par la mer Champlain. La presque totalité de l'Outaouais québécois fut envahie par la mer. Les endroits atteignant aujourd'hui une altitude de plus de 700 pieds au-dessus du niveau de la mer, furent recouverts par la mer Champlain. Celle-ci se retira lentement, au fur et à mesure que se relevait la croûte terrestre.

Pendant la période d'invasion par les eaux de la mer Champlain, le bassin de la Lièvre fut recouvert de dépôts marins. Les argiles, les sables et les graviers que les torrents et les rivières entraînaient vers la mer étaient déposés en couches relativement homogènes au fond de cette mer. Les argiles ou glaises ainsi déposées portent le nom de Léda, puisqu'elles contiennent le fossile *Leda truncata*; ce sont ces couches d'argile qui sont surtout sujettes aux éboulements⁹.

LE LAC À TÔMA:

Jusqu'à 1896, un lac aux dimensions importantes occupa une partie de l'espace géographique au sud du lac de l'Argile. Il fut au centre du développement que connut cette région après 1845. Les pionniers s'y installèrent, préférant l'intérieur des terres aux rives de la Lièvre¹⁰.

De 1875 à 1890, les rives du lac à Tôma furent témoins d'une activité minière intense. On recherchait « l'ort vert », les phosphates (apatite) indispensables à l'industrie chimique. Un nombre impressionnant d'opérations minières s'y localisèrent, notamment la *Compagnie française des phosphates*. La découverte de riches gisements de nature sédimentaire, au Tennessee

et en Floride, amena la fermeture de ces opérations moins rentables¹¹.

Ce lac porta le nom de *lac à Tôma*, semble-t-il, à cause d'un Indien de ce nom qui habita l'unique îlot du lac. Ce toponyme correspond à « La légende de Tôma » et à la tradition orale qui a su conserver le souvenir de cet assemblage de sons. Le nom *Tamo* ne fut retenu que par les anglophones. La tradition orale, chez les francophones de la région de Notre-Dame-de-la-Salette, défend le toponyme « Lac à Thomas (Tôma) ». La tradition indienne se rapproche de la francophone. Il ressort d'un entretien que nous avons eu avec le chef algonquin William Commandant, que le nom Thomas en Algonquin se dit et s'écrit Tôma. Cette version s'accorde avec l'opinion d'Alexis de Barbézieux, qui soutient que « Tamo, c'est ainsi que les Anglais ont corrompu le nom français de lac à Thomas¹² ».

La légende du vieil Indien Tôma révèle, chez les pionniers francophones, une méfiance, une incompréhension et une peur de l'Indien. La légende nous fait connaître un Indien qui aime la boisson et qui est très dangereux lorsque dans un état d'ébriété. Il faut s'éloigner des sentiers que celui-ci emprunte. La chanson de Tôma, que chante toujours M^{me} Malvina Thauvette de Notre-Dame-de-la-Salette (pratiquement octogénaire), se veut une chanson typiquement indienne. Il n'en est rien. Cette chanson est un amalgame de sons qui imiterait la langue « étrange » de cet Indien. Ce qui était incompréhensible apparaissait menaçant aux yeux de nos ancêtres¹³.

Le lac à Tôma disparut en 1896. Il se vida totalement, en quelques heures, à la fin du mois d'avril de cette même année. Les gens accoururent de partout pour cueillir les poissons qui furent ainsi surpris hors de leur élément. Voici comment le journal « *Le Temps* » raconta ce qui s'y déroula:

« PÊCHE SUR LA TERRE FERME. UN LAC PRÈS DE BUCKINGHAM SUBITEMENT ASSÉCHÉ. »

« Une saison de pêche est précoce aux environs de Buckingham et cet exercice est d'un genre nouveau cette année.

« À dix-huit milles de Buckingham se trouve, ou plutôt se trouvait, un petit lac connu sous le nom de lac à Tôma. Une étroite bande de terrain divisait sa rive est du niveau inférieur d'une plaine adjointe, et pendant la récente inondation ce barrage fut emporté, laissant le lit du lac asséché et convertissant une surface d'environ neuf cents acres en un beau terrain labourable. Une quantité considérable de poissons, surtout du brochet, sont là échoués et désagréablement surpris de l'abandon de leur élément. Les gens se rendent en foule à cet endroit, munis de sacs et de paniers et font une abondante pêche à la main¹⁴. »

C'est un éboulement qui fut responsable de cette pêche miraculeuse. Voici, selon J.F.E. Johnston, ce qui se déroula:

« Tamo lake was formerly about three miles and a half in length and, in places, over half a mile wide, but a small landslide, caused by the breaking of a mill-dam and the consequent rush of water, almost completely emptied this large body of water in the short space of three hours and a half. The lake to-day consists merely of a small pond, at the extreme upper end of the old lake, about 15 chains in length and 10 in width.

« A bay on Tamo lake extended to within about 10 chains of Muskrat lake, from which it was separated by a bank of clay

about 10 chains in width, through which a small brook formed an outlet from Tamo lake to Muskrat lake. A saw-mill and dam were built here, and it was the breaking of this dam that caused the above mentioned occurrence. The intervening clay was swept into Muskrat lake, the upper portion of which, for a distance of 15 chains, is filled up. The evidence as to the date of this occurrence is conflicting, but the best informed settlers name April 22nd, 1896. The bed of Tamo lake is now traversed by roads, and parts of it are under cultivation, while a cheese factory has been built on what was the centre of the old lake¹⁵. »

On peut, à l'aide de ces données, comprendre ce qui se déroula. Nous savons que la construction d'une scierie et d'un barrage affaiblirent le remblai d'argile qui séparait les lacs Tôma et Rats-Musqués. Mais ces deux constructions ne peuvent à elles seules endosser la responsabilité de l'éboulement. Les inondations du printemps avaient gonflé démesurément les argiles composant le remblai. La surabondance d'eau, présente à chacun des éboulements étudiés, demeure le facteur-clé expliquant le phénomène. Chacun de ces éboulements se produisit au printemps ou à l'automne, dans des circonstances favorisant la solifluxion des argiles limoneuses. Mais il serait trop simpliste de limiter à cette seule cause les éboulements que nous étudions. Chacun d'entre eux s'explique par l'interaction d'une série de facteurs très complexes. Des éboulements se produisent là où se retrouvent les conditions suivantes:

- accumulation de débris,
- accroissement de la pesanteur des masses d'argile gonflées par l'eau d'infiltration,
- la perte de force de cisaillement (shear-strength) résultant de la pénétration de l'eau,
- l'importance de la pente, etc...¹⁶

L'ÉBOULEMENT DE POUPORE: (11 OCTOBRE 1903)

Même si nous avons dénombré trois éboulements à cet endroit, un seul est digne d'une étude détaillée, soit celui de 1903¹⁷. C'est le plus spectaculaire des éboulements, géologiquement parlant. Le dimanche matin, 11 octobre 1903, à 5 heures 15, près de 100 acres de terre arable furent déplacés sur une distance de plus de 300 pieds en direction du nord-est culbutant presque tous les bâtiments qui se trouvèrent sur son passage.

La barrage du gouvernement fut renversé et l'écluse, dont les portes furent défoncées, fut remplie d'argile provenant de l'éboulement¹⁸. Les masses d'argile bloquèrent la rivière jusqu'à un endroit se trouvant à plus de 700 pieds en amont de l'écluse. Derrière ce barrage naturel, le niveau des eaux de la rivière grimpa de plus de 24 pieds; il dépassa de un pied le sommet de l'écluse. Ce n'est que le lendemain que ce bouchon commença à céder. C'est alors que les eaux se frayèrent un



Ravages causés par l'éboulement de Poupore en 1903.

passage rectiligne le long de la rive est et un autre, très tortueux, le long de la rive ouest¹⁹.

R. W. Ellis expliquait l'origine de l'éboulement de la façon suivante:

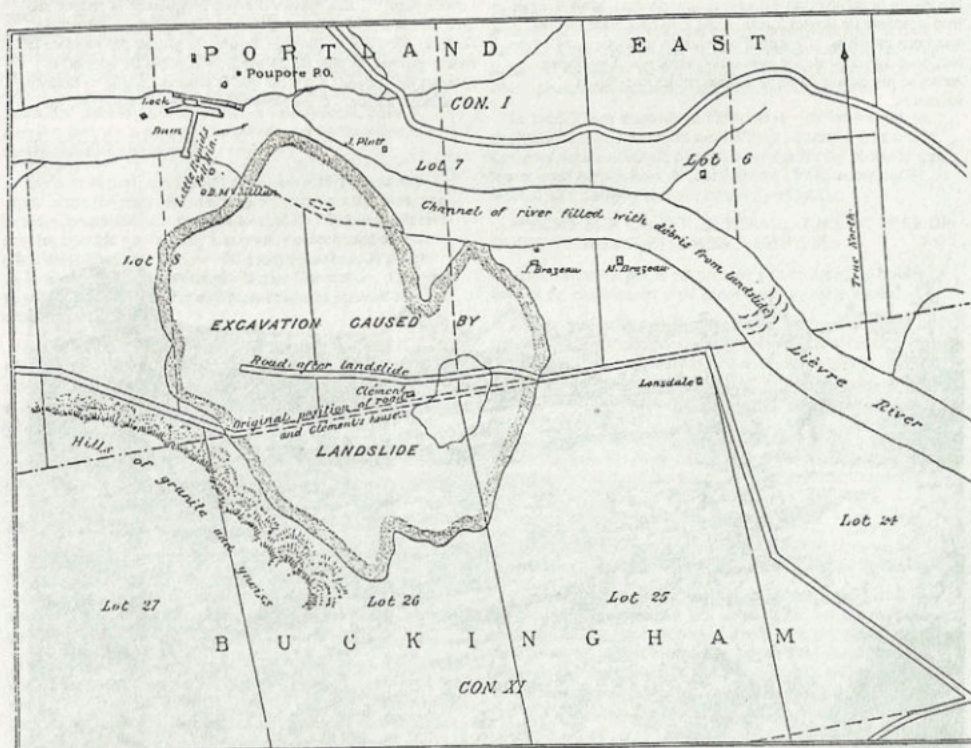
«There had been heavy rains throughout the district for several days previous, so that the whole country was saturated, and numerous small streams descended from the slope of the ridge at the back of the clay flat. Along the foot of this ridge the clay is underlain in places by a deposit of boulders and other debris from the rocks of the mountain, so that there was a good opportunity for the water to penetrate beneath the mass of the clay to some distance. One of the small streams crossed the clay flat and flowed into the Lièvre...»²⁰

Le géologue liait ce désastre aux argiles instables du groupe Leda. En ce faisant, il se réclamait du Dr. Chalmers qui en avait fait autant pour un éboulement du comté de Portneuf, sur les rives de la rivière Blanche²¹.

Les dommages furent très élevés. Les Brazeau et les Clément subirent des pertes matérielles importantes. Ils durent reconstruire un grand nombre de leurs bâtiments. Mais c'est

le gouvernement qui fut le plus durement touché. Il fut contraint de reconstruire le barrage, de réparer l'écluse et de draguer la rivière, afin d'y réaménager un chenal navigable. C'est lui qui finança la construction et l'entretien d'un chemin de portage contournant l'obstacle et qui y assumait les coûts du transport²².

C'est à l'automne de 1903 que le ministère des Travaux publics fit construire un chemin de portage d'un mille et demi de longueur. Ce chemin contournait l'éboulement sur la rive est de la rivière. Le gouvernement fit placer un des vapeurs de George Bothwell en amont de l'éboulement. Ce vapeur fit la navette entre les Hautes-Chutes et l'extrémité nord du chemin de portage. Le gouvernement défraya le coût du transport des marchandises le long du portage, de l'automne 1903 à l'automne 1907. Mais celui-ci hésita à le faire. Malgré une entente en ce sens, le ministère sembla revenir sur sa décision et il aurait probablement refusé de couvrir le coût du transport si ce n'eût été l'intervention énergique du député de Labelle, Henri Bourassa. Cette lettre nous révèle un Bourassa cinglant et sûr de lui. Il s'occupe de ses commentants. Nous la citons en entier, car elle nous fait découvrir le «député».



Carte montrant l'ampleur de l'éboulement de Poupoire. Extrait du «Geological Survey of Canada», 1904.

«Cher Monsieur,

Le capitaine Bothwell m'apprend ce soir une nouvelle incroyable, c'est que M. Blais lui a annoncé ce matin que le gouvernement refusait de pourvoir au transport du fret sur le chemin de portage que l'on vient de construire aux Petits Rapides. Autant vaudrait démolir le chemin et délaier tout ce qui a été fait depuis quinze jours. Lorsque je suis allé au Département, ce point a été fixé avec tous les autres. Les instructions ont été données en conséquence à M. Blais. Je tiens de source certaine que l'arrangement a été conclu avec MacMillan. Pourquoi aurait-on modifié ces conditions ?

Si on ne respecte pas les conditions établies il sera impossible au capitaine Bothwell de transporter les marchandises à moins de charger un taux exorbitant. Je crois qu'il préférera arrêter la navigation cet automne et il aura certainement droit à des dommages pour la perte de l'usage de son petit bateau que le gouvernement a fait transporter au delà de l'écluse. Mais ce qui est plus grave encore c'est le dommage causé à toute la population de nos municipalités alimentées par la navigation de la rivière du Lièvre. Sur la foi des engagements pris, j'ai promis à tous les intéressés que j'ai vus que la navigation serait rétablie à temps pour les transports d'automne et sans frais supplémentaires pour eux. Si le ministère juge à propos de manquer à ses engagements, je saurai prendre les moyens nécessaires pour dégager ma responsabilité.

Si ce contre-ordre est venu du ministre je vous autorise à lui communiquer cette lettre. Et si des ordres immédiats ne sont pas donnés à M. Blais de maintenir les premières dispositions prises, le ministre peut être certain que je ne laisserai pas la chose là²³»

Bien à vous,
Henri Bourassa

Nous le voyons à l'œuvre dans un rôle moins glorieux. Il s'occupe de détails, mais l'esprit est le même. Les habitants de ce comté rural ne votaient pas surtout pour le «grand» Bourassa mais pour celui qu'ils connaissaient, pour celui qui défendait leurs intérêts de tous les jours. Bourassa se portait à la défense des habitants de la Lièvre, mais surtout à la défense de George Bothwell et de Duncan MacMillan, celui auquel on avait promis le contrat de transport des marchandises. Il les défendait avec la verve et l'aplomb qui caractérisaient ses grands discours. Il n'est pas surprenant qu'il eût gain de cause²⁴.

L'écluse fut ouverte de nouveau à la circulation en septembre 1907. Il avait fallu plus de quatre ans pour rétablir la navigation sur cette partie de la Lièvre²⁵. Il en sera de même après l'éboulement de Notre-Dame-de-la-Salette.

L'ÉBOULEMENT DE NOTRE-DAME-DE-LA-SALETTE

Le 26 avril 1908, un dimanche matin, une partie de la rive gauche de la Lièvre, en face du village de Notre-Dame-de-la-Salette, glissa dans la rivière, entraînant dans la mort 33 personnes.

La nouvelle de cette catastrophe se répandit comme une traînée de poudre. Les journaux décrivaient toutes les péripéties du drame.

L'éboulement de la Salette fut relativement restreint en étendue, comparé à l'éboulement de Poupoire²⁶. Une tranche du rivage de plus de 1,350 pieds, de la limite nord du lot 6 du rang V jusqu'à un ruisseau débouchant dans la Lièvre au sud de la propriété d'Antoine Chalifoux, s'abîma dans la rivière. La débauche n'avait pas encore libéré la Lièvre de son carcan de glace. L'éboulement brisa la surface glacée, en



L'éboulement de Poupoire vu du nord-ouest.



Scenes de dévotion à Notre-Dame-de-la-Salette, après l'éboulement de 1908.

projetant des blocs sur la rive opposée. Ceux-ci, mêlés à l'argile, l'eau et les débris de toutes sortes, fauchèrent les bâtiments du village qui se trouvèrent en travers de leur chemin²⁷. Douze maisons et vingt-cinq autres bâtiments furent entièrement détruits, tandis que plusieurs autres furent lourdement endommagés.

La glace fut suivie d'une vague qui déferla sur le village. L'eau transporta des débris et des cadavres à plus de cinquante pieds au-dessus du niveau de la rivière. À son retour, la vague entraîna des débris et des blocs de glace dans la Lièvre.

Des 33 disparus, près de la moitié ne furent jamais retrouvés. Voici la liste des victimes de ce cataclysme:

La famille Lapointe: les enfants de Camille Lapointe et de Christiana MacMillan.

—**Victimes:** Eddy (14 ans)
 Archie (12 ans), non retrouvé
 Angus (9 ans)
 Daniel (9 ans), retrouvé à la fin de l'été et inhumé le 5 août 1908
 Henri (7 ans)

—**Survivants:** Emmanuel, Camille (fils), Dieudonné, Hector.

La famille Desjardins:

M^{me} Émilie (Paul) Desjardins (39 ans), née Émilie Gravelle, non retrouvée.

Florimond (13 ans), fils de Paul Desjardins, marchand, et de feu Alphonsine Malette, inhumé le 3 juin.

Alzéas (6 ans), fils de Paul Desjardins et d'Émilie Gravel, non retrouvé.

Georges Morissette (10 ans), fils de Louis Morissette et de Sophie Deslauriers.

Émilie Labelle (75 ans), épouse de Emmanuel Lapointe.

Adélard Murray (30 ans), fils de François Murray et de Louise Gagnon de Buckingham, non retrouvé.

M^{me} Napoléon Charron (22 ans), née Alexina Lamoureux

—**Ses enfants:** Amanda (4 ans)
 Adélard (3 ans)
 William (7 mois)

M^{me} Augustin Larivière (31 ans), née Rose-Anna Charron, inhumée le 24 juin 1908

—**Ses enfants:** Camille (10 ans)
 David (8 ans)
 Emma (6 ans)
 Rose (2 ans) non retrouvée
 Albert (11 mois) non retrouvé

La famille Deslauriers: M^{me} Joseph Murray (31 ans), née Alexina L'égaré dit Carpentier, non retrouvée.

—**Ses enfants:** Arsidas (10 ans), inhumé le 3 juin 1908
 Wilfrid (9 ans), inhumé le 29 mai 1908
 Florida (7 ans), non retrouvée
 Anna (5 ans), inhumée le 28 mai 1908²⁸.

THE LA SALETTE LANDSLIDE



Mrs. Camille Lapointe Sr. whose remains were found in the Dig Eddy here.



Mr. Onésime Juma, Choir Leader who prepared nearly all bodies for interment.



Camille Lapointe Jr one of the saved.



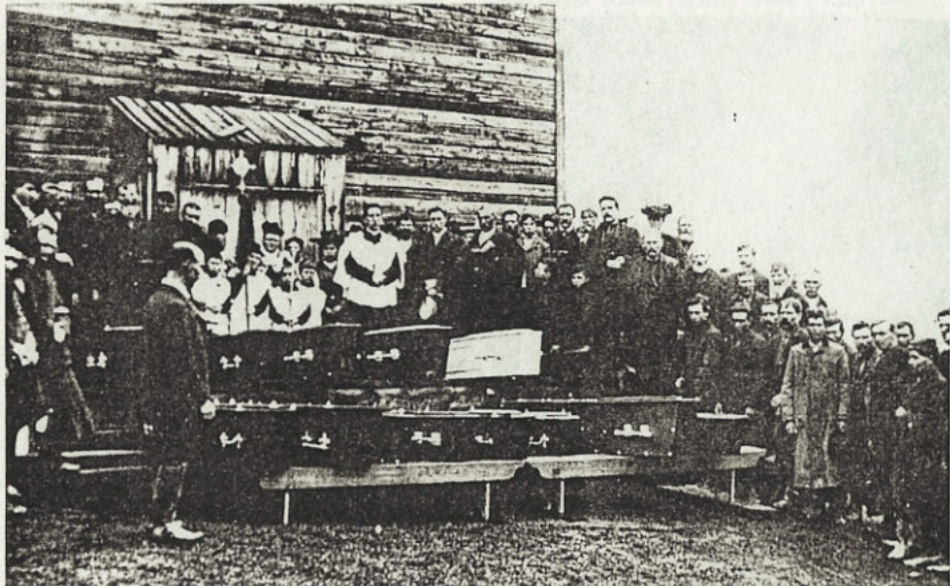
Rev. Father Delange Curate at La Salette

Courtesy La Presse Montreal

Gravures publiées par le «Buckingham Post», après le drame de La Salette.



La population de Notre-Dame-de-la-Salette rassemblée devant l'église, au début du siècle.



Enterrement des victimes de l'éboulement de 1908.

Un îlot, le témoin silencieux de cette catastrophe, monte la garde sur ce qui sera toujours le cimetière de ceux qui n'ont jamais été retrouvés. Notons, en passant, que cette petite île fut créée de toutes pièces par l'éboulement.

Deux facteurs amenèrent cet éboulement. Un gonflement des argiles sous l'effet de la fonte des neiges et une pente très raide (pour ne pas dire perpendiculaire) furent les principaux responsables du désastre. La rive très escarpée était, en effet, à plus de cinquante pieds au-dessus du niveau de la rivière. La surcharge que représentait cette falaise d'argile mettait en péril la stabilité de l'ensemble²⁰.

Comme pour l'éboulement de Poupore, la navigation fut interrompue à la suite de l'éboulement de Notre-Dame-de-la-Salette. Un chemin de portage fut aménagé sur la rive est et un terminus fut construit sur la propriété de Joseph Lauzon. Celui-ci accorda le droit de passage pour la somme de \$25.00 par période de trois mois²¹. Le capitaine George Bothwell offrit de placer un de ses vapeurs, le « Mildred », en amont de l'éboulement pour \$200 et d'assurer le transport des marchandises le long du portage pour \$150 par mois jusqu'à ce que le ministère des Travaux publics réussisse à dégager un chenal navigable²². Le gouvernement accepta. Mais George Bothwell augmenta ses tarifs afin d'accroître ses profits. Il exigea quinze « cents » (\$0.15) de chacun des passagers qui se faisait conduire en diligence le long du portage d'un mille, ce qui fut bien mal reçu par le public, qui voulait que ce service soit assuré gratuitement comme ce fut le cas à Poupore, de 1903 à 1906. Le résultat: une bonne partie du trafic préféra emprunter la route de la Gatineau, car il en coûtait \$0.05 cents de moins le cent livres pour le fret à destination des Hautes-Chutes. À la suite des plaintes du capitaine Bothwell, le ministère des Travaux publics accepta de lui verser \$3.50 de plus par jour ouvrable à condition que le transport des passagers se fasse gratuitement²³.

Le chemin de portage fut ouvert à la circulation, du printemps 1908 jusqu'à la mi-août 1911²⁴. Le dragueur n° 2 du ministère, travailla d'arrache-pied pour ouvrir un chenal à travers l'éboulement. La navigation Buckingham-Hautes Chutes repris le 13 août 1911. Entretiens le capitaine Bothwell continua d'assurer le transport des marchandises et des passagers le long du chemin de portage pour la somme de \$240, par mois. En 1909, à la suite de nombreuses plaintes, le gouvernement l'obligea à effectuer le transport des habitants et des marchandises de Notre-Dame-de-la-Salette. Ce privilège ne fut plus réservé aux seuls voyageurs qui devaient poursuivre leur voyage en amont de La Salette²⁵.

CONCLUSION:

Les nombreux éboulements qui marquèrent l'histoire de cette région nous amènent à suggérer l'utilisation d'un toponyme pour désigner cette partie de la vallée de la Lièvre. Nous suggérons le nom de Les-Éboulements-sur-Lièvre. Nous suggérons également la construction de hautes routières (avec plaques historiques) en face des deux éboulements les plus importants. Ce serait pour tous les passants une leçon de géographie et d'histoire.

Pierre-Louis Lapointe

Références:

- Alexis de Barbézieux, o.f.m. cap., *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa*, vol. I, p. 82.
- Canada, Rapport du ministère des Travaux publics, *Sessional Papers*, #19, 1902. Voir: « Rivière du Lièvre ».
- R. W. Ellis, « The recent Landslide on the Lièvre River », dans *Canada Geological Survey Annual Report*, vol. XV, (1902-1903), p. 136-139A.
- R. W. Ellis, *Report on the Landslide at Notre-Dame-de-la-Salette, Lièvre River, Québec*, Ottawa, S.E. Dawson, 1908. (Geological Survey Report No. 1030) APC, RG 11, Série IV, Parc box #132507, doc. 32466.
- R. de B. Corriveau, ingénieur de district à A. R. Dufresne, adjoint à l'ingénieur-en-chef du ministère, 4 octobre 1912. Canada, *ministère des Travaux publics*, filière 1607-9.
- J. W. Laverdière et L.-G. Morin, *Initiation à la géologie*, Montréal, Fides, 1959, p. 45.
- Jean Goguel (éditeur), *La terre* (Encyclopédie de la Pléiade), Tours Gallimard, 1959, pp. 1399-1407.
- Donald Hogarth, « A Guide to the Geology of the Gatineau-Lièvre District », dans *The Canadian Field-Naturalist*, vol. 76, No. 1 (Jan.-March 1962) pp. 7-8.
- Ibid.*, Éboulement: Laverdière et Morin, *op. cit.*, pp. 148-150.
- Alexis de Barbézieux, o.f.m. cap., *Histoire de la province ecclésiastique d'Ottawa*, Vol. I, p. 82.
- R. W. Ellis, « Report on the Mineral Resources of the Province of Québec » dans *Geological Surveys Annual Report*, Vol. IV (1888-89), pp. 106K à 110K.
- Alexis de Barbézieux, *Op. cit.*, p. 82.
- Les experts du Musée de l'homme à Ottawa, ainsi que le chef algonquin William Commandant ont été consultés à ce propos.
- Le Temps*, 29 avril 1896, p. 4. *La Presse*, 30 avril 1896.
- J. F. E. Johnston, « Geology of Part of the County of Ottawa » dans *Geological Survey Annual Report*, Vol. XVI (1904), p. 241A, N.B.: Une « chaîne » d'arpenteur équivalait généralement à 66 pieds.
- Eiji Yatsu, *Rock control in Geomorphology*, Sozo-ha, Tokyo, 1966, p. 34.
- Les argiles de la région de Poupore furent très instables, et surtout à la suite de l'éboulement de 1903. Il en est question dans une lettre de R. de B. Corriveau à A. R. Dufresne (adjoint à l'ingénieur-en-chef des Travaux publics), 4 octobre 1912, Canada, *ministère des Travaux publics*, filière #1607-9 (Dredging).
- Canada, Rapport du ministère des Travaux publics, *Sessional Papers*, #19, 1908, p. 111 et Eugène D. Lafleur, ministre des Travaux publics, 3 nov. 1903, *Archives publiques du Canada*, RG 11, IV, Parc Box #132376, document #260460.
- Ibid.*
- R. W. Ellis « The Recent Landslide on the Lièvre River » dans *Geological Survey Annual Report*, 1902-1903, p. 137a.
- Ibid.*, cette explication serait considérée comme trop simpliste. Aujourd'hui les géomorphologues sont conscients de la complexité du problème. Voir: Eiji Yatsu - *Op. cit.*, pp. 33-34.
- Canada, Rapport du ministère des Travaux publics, *Sessional Papers*, no. 19, 1908, pp. 111, 112, et 202. On dépensa \$63,732.06 pour la reconstruction et plus de \$31,000 pour le rétablissement du chenal. Voir: R. de B. Corriveau, ingénieur de district, à Eugène D. Lafleur, ingénieur-en-chef, ministère des Travaux publics, 27 avril 1907, *Archives publiques du Canada*, RG 11, Série IV, Parc Box #132465, doc. #303211.
- Henri Bourassa à A. Gobeil, sous-ministre des Travaux publics, 4 novembre 1903, *Archives publiques du Canada*, RG 11, Série IV, Parc Box #132377, doc. #260732.
- Ibid.*, Voir les remarques inscrites dans la marge du document.
- Canada, Rapport du ministère des Travaux publics, *Sessional Papers*, #19, 1909, pp. 135 et 136.
- La superficie totale ne dépassait pas six acres.
- R. W. Ellis, « Report on the Landslide at Notre-Dame-de-la-Salette », pp. 6-7.
- Le Temps*, 27 avril 1908, p. 1 et 28 avril 1908, p. 1, *The Ottawa Free Press*, 27, 28, 29, 30 avril 1908, p. 1, et 1^{er} mai 1908, p. 1.
- R. W. Ellis « Report on the Landslide at Notre-Dame-de-la-Salette », p. 7, et Eiji Yatsu, *Rock Control in Geomorphology*, p. 34.
- R. de B. Corriveau à Eugène D. Lafleur, ingénieur-en-chef, 5 mai 1908, ministère des Travaux publics, *Archives publiques du Canada*, RG 11, Série IV, Parc Box #132494, doc. #318071.
- R. de B. Corriveau à Eugène D. Lafleur, ingénieur-en-chef, 20 mai 1908, et Eugène D. Lafleur au sous-ministre, ministère des Travaux publics, 21 mai 1908, *Archives publiques du Canada*, RG 11, Série IV, Parc Box #132496, doc. #318713.
- R. de B. Corriveau à Eugène D. Lafleur, 29 juin 1908, et Eugène D. Lafleur au sous-ministre, ministère des Travaux publics, *Archives publiques du Canada*, RG 11, Série IV, Parc Box #132498, doc. #32009f.
- Canada, Rapport du ministère des Travaux publics, *Sessional Papers*, #19, 1912, p.144.
- Archives publiques du Canada*, RG 11, Série IV, Parc Box #132527, doc. #331965 et Parc Box #132530, doc. #332900.

Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec
Dépôt légal, 4^e trimestre 1973
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Publications de la Société historique de l'ouest du Québec

Asticou, Cahiers n^{os} 1 - 8 25¢ chacun

Asticou, Cahiers n^o 9 50¢

Asticou, Cahier n^{os} 10 - 11 \$1.50
«La presse québécois et hulloise d'expression française.»

Edgar Boutet, 85 ans de théâtre à Hull, \$1.50

Edgar Boutet, Le bon vieux temps à Hull, Tome I, Les Éditions Gauvin, 1971, 165 p., \$2.75

En préparation:

Edgar Boutet, Le bon vieux temps à Hull, Tome II.